

L'IT
NÉ
RAI
RE

3\$

Volume XXIII, n° 09
Montréal, 1^{er} mai 2016
www.itneraire.ca

Les
1000
visages
de
Montréal

ENTREVUE

Tiken Jah Fakoly
L'éducation, c'est l'avenir

ZOOM
SUR
Benoît

Édition
100 %
CAMELOTS
Le 15 mai

Les camelots prennent
le contrôle du magazine !



À ne pas manquer !

L'ITINÉRAIRE

ZOOM SUR Benoît

Nom Benoît Chartier | Camelot n° 334 | Âge 58 ans
Points de vente IGA Place Frontenac et métro Radisson

Benoît, c'est une force tranquille, acquise au fil d'une vie tumultueuse qui aurait pu être tueuse. Que ce soit le petit homme qui bûchait dans le bois et s'endurcissait sous le regard sévère de son père, ou le gars de la construction qui coulait du ciment, il travaillait fort et apprenait vite. Benoît avait de l'énergie à revendre. Il l'a vendue, un peu trop même, au début de sa vie d'adulte. Deux jobs, des semaines à rallonge, des horaires de fou. Ronde infernale, ça tourne à plein régime, étourdissant. Les semaines n'ont pas assez de jours, les jours pas assez d'heures. Le rythme s'emballer et devient infernal. « *J'pouvais pas profiter d'la vie, mais j'avais beaucoup d'argent. J'étais workaholic.* »

Et puis la vie a capoté, en quelques secondes, dans les flammes d'un incendie. C'était un soir comme les autres en février 1997, un repas partagé avec un copain, et, tout d'un coup une fumée noire qui passe sous la porte et envahit les poumons. Ils s'enfuient, le plus vite possible, en laissant tout derrière eux. Tout s'écroule en même temps. Et puis... la rue. « *Le feu, une séparation, j'ai tout lâché, là, ça a crashé. J'ai eu un p'tit peu de folie dans mes propos. J'étais déconnecté de la réalité. La psychiatrie, la rue, la consommation. J'ai couché dehors, j'ai écrit des poèmes.* »

Un survivant

Il s'arrête de parler, son regard bleu s'évade par la fenêtre, dans une autre vie, pas toujours facile. C'était la course à la survie : manger, s'habiller, se protéger du froid, dormir. Dormir dans un autobus, jusqu'au terminus, repartir

dans l'autre sens pour prolonger ce sommeil roulant. Sur cette route cahoteuse Benoît a rencontré des bons samaritains, des éclairs de solidarité. L'Accueil Bonneau était là, c'était vital. « *Ils m'ont beaucoup aidé pour manger, pour m'habiller.* »

L'errance s'arrête quand il est relogé. « *Ils ont installé des gicleurs, ça m'a sécurisé en maudit !* ». Il a un toit sur la tête, mais tout n'est pas réglé. Avec sa force et son goût de la vie, il a livré plusieurs batailles contre lui-même, où son côté vivant en arrachait avec ses dépendances : alcool, médicaments. Il a retrouvé des espaces de liberté, comme les groupes d'entraide, pour vaincre ses démons. « *J'me suis sorti des déboires de la boisson. La volonté, c'est la sœur du courage.* »

Il a connu L'itinéraire autour d'un bon repas avec un camelot et il a embarqué : « *J'aime ça, parce que je rencontre du monde. L'itinéraire, c'est une bouée de sauvetage.* » Ce camelot-matelot navigue à bord de L'itinéraire depuis dix ans. « *Je travaille aux heures que je veux, j'occupe de mon logement, j'me fais à manger.* » En se rétablissant il est devenu un bon samaritain, c'est contagieux. « *Je suis passé par des affaires très dures, fait que... j'veux pas que ça soit trop dur pour les autres. J'comprends maintenant la souffrance humaine.* »

Un des fils conducteurs de sa vie c'est la passion d'apprendre, tous les jours, depuis toujours. « *La journée où je vais arrêter d'apprendre, j'vais avoir les deux pieds dans la tombe. J'me tiens vivant.* »

Par Marie Brion,
bénévole à la rédaction
Photo : Alexandra Guellil

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.



NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée par des journalistes professionnels et une cinquantaine de personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, c'est aussi plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue.

Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Shawn Bourdages, chef du développement social par courriel à : shawn.bourdages@itineraire.ca ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE

2101, RUE SAINTE-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTRICE GÉNÉRALE :
CHRISTINE RICHARD

RÉDACTION

Rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Responsable de la formation des participants :
CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chargé de l'accompagnement des participants :
SIMON POSNIC

Conception graphique : MILTON FERNANDES
Stagiaire à la rédaction : OLIVIER JESPERE
Collaborateur : IANIK MARCIL

Adjoints à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON,
MARIE BRION, DANY CHARTRAND, SARAH DÉRY, CAMILLE GARNIER,
SARAH LAURENDEAU, HÉLÈNE MAI, JENNIFER PITOSCIA, LAÉTITIA THÉLÈME,
CHANTAL VANASSE

Illustration de la une : BALINT SEBESTYEN (123RF)

Révision des épreuves : PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE,
MICHÈLE DETEIX

ADMINISTRATION

Chef des opérations et des ressources humaines :
DUFFAY ROMANO

Responsable de la comptabilité : LYNE COUSINEAU

Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : SHAWN BOURDAGES

Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE

Responsable du Café : PIERRE TOUGAS

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : GUY LARIVIÈRE

Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL

Trésorier : GRÉGOIRE PILON

Secrétaire : JO REDWITCH

Administrateurs : MARIO C. DUSSEAU, ALEXANDRE PÉLOQUIN, KATHERINE
NAUD, ISABELLE MONETTE, TANIA CROISÉTIÈRE-LANGEVIN
Représentant des camelots : GABRIEL BISSONNETTE

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.

DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000

Directeur général : ROBERT RENAUD

Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC

Chargée de projets : MARILYN FORTIN

Imprimeur : TRANSCONTINENTAL

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.

Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada,

au Groupe communautaire L'itinéraire :

2103, Sainte-Catherine Est,
Montréal (Québec) H2K 2H9

PARTENAIRES MAJEURS



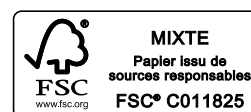
PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE



Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



MOTS DE CAMELOTS



3

Raoul Joubert.....10
Jacques Élyzé.....10
Sylvain Clot.....10
Dans la tête des camelots34
Réal Lambert.....42
Gaëtan Vaillancourt.....42
Sylvain Pépin-Girard.....42

DOSSIER



12

CHEZ MOI, CHEZ TOI, CHEZ NOUS

- Conjuguer l'identité au pluriel
- Vagues d'immigration à Montréal
- Algérie
- Haïti
- Colombie
- Chine
- Moldavie

INITIATIVE
La diversité au quotidien
Par Alexandra Guellil

RENCONTRE



36

LE MONDE EST FONKI
Mi-mars : il fait frette avec une température frisant les moins 25 degrés. Je me les gèle et je suis en route pour interviewer FONKi, cet artiste de rue du Cambodge vivant à Montréal depuis un bail. Il me reçoit à son appartement ensoleillé du quartier Hochelaga-Maisonneuve, qui fait aussi office de lieu de création.
Par Norman Rickert

ÉDITORIAL.....7
Les immigrants ont le dos large
Par Christine Richard, *directrice générale*

ROND-POINT.....8

ROND-POINT INTERNATIONAL.....9

CHRONIQUE.....11
After One Decade
Par Bill Economou

ENTREVUE.....28
Tiken Jah Fakoly : « *L'éducation, c'est l'avenir* »
Texte par Olivier Jespere
Recherches par Mario Alberto Reyes Zamora

INFO RAPSIM.....30
10 millions \$ pour une approche globale
Par Pierre Gaudreau, *coordonnateur du RAPSIM*

COMPTES À RENDRE.....31
Échanges culturels
Par Ianik Marcil, *économiste indépendant*

SOCIÉTÉ.....32
Lutter contre le cancer par l'alimentation
Par Benoît Chartier

INFO CAMELOTS.....33
« *Est-ce que c'est gratuit ?* »
Par Gabriel Bissonnette

CARREFOUR.....33

LECTURES.....38
Des pistes pour une intégration accomplie
Par Mostapha Glillah

THÉÂTRE.....40
« *Le théâtre, c'est la maison* »
Par Isabelle Raymond

VIE DE QUARTIER.....41
Par Réal Lambert et Gisèle Nadeau

DÉTENTE.....44

À PROPOS DE LA TERRE.....46

MOTS DE LECTEURS

Je vais commencer par mentionner à quel point que je trouve *L'itinéraire* intéressant, vivant et posant un regard allumé sur la vie. Ce mot s'adresse à Mathieu Thériault concernant son article sur Mélaric (15 mars 2016). Bien écrit, j'ai pu constater qu'il a vérifié ses dires avec divers interlocuteurs connaissant le sujet, donc cela fait un article fiable et impartial. Mathieu, j'ai aimé ton article, ta plume, et ce fut intéressant. Tu m'as interviewé avec respect. Un autre avantage, cela donnait envie de donner plein de renseignements que j'espérais pourraient être utiles. Alors, continue ce travail, puisque tu le fais bien. Merci à vous tout pour ce travail magnifique et je le redis : vous nous offrez un journal si vivant, et riche !

Nicole Gravel
Conseillère en toxicomanie

ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

La Rédaction se réserve le droit d'écourter certains commentaires.



Les camelots
sont des
travailleurs autonomes.

50 % du prix de
vente du magazine
leur revient.

1



**ON A LE QUÉBEC
À CŒUR**

MAI

La CSN au cœur des luttes pour un revenu décent

**JOURNÉE INTERNATIONALE
DES TRAVAILLEUSES
ET DES TRAVAILLEURS**

f t v
csn.qc.ca



DE LA
SURVIE



À LA

VIE

Oui, j'appuie L'itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

☎ 514 597-0238, poste 240
@ dominique.racine@itineraire.ca

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : ____ - ____

Courriel : _____

Téléphone : (____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard

N° de la carte : _____

Expiration ____ / ____
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

L'ITINÉRAIRE

¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

**Vous pouvez faire un don directement en ligne
sur notre site www.itineraire.ca**

Merci!

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'itinéraire**
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



Les immigrants ont le dos large

Je ne me souviens plus où j'ai entendu cette phrase qui disait que l'homme est un animal stupide qui retombe toujours dans les mêmes pièges, mais elle est, plus que jamais, pleine de bon sens. L'histoire a plusieurs fois confirmé cet adage. Les crises économiques ont infailliblement engendré des crises sociales qui à leur tour ont mené à une montée de la droite. Les Mussolini et Hitler d'hier font place aux Le Pen et Trump d'aujourd'hui. Nous demandons en outre à nos politiciens de gérer le pays comme on gère un portefeuille. Nous sommes en sérieuse panne de visionnaires menant leur peuple vers un projet commun.

L'arrivée des quelque 25 000 réfugiés syriens secoue l'opinion publique. Les échos de la population en général nous amènent les réflexions suivantes : Les immigrants déjà établis peinent à s'intégrer, comment alors en faire entrer d'autres? Ne devrions-nous pas prendre soin de nos itinérants avant de nous occuper des étrangers? Rappelons-nous pourtant qu'il y a à peine deux ans, nous avions au centre-ville des pics anti-itinérants, alors que la question syrienne ne se posait pas encore. C'est tout dire ! Les immigrants ont le dos large.

À Montréal, qui aujourd'hui n'a pas de voisins provenant d'un autre pays? La plupart du temps, nous oublions même qu'ils viennent d'ailleurs. Nous les apprenons à les connaître comme ils apprennent à nous connaître. Malheureusement, ces dernières années, un discours haineux provenant de la droite semble prendre racine. « Si t'es pas content, retourne chez vous ! » Qui n'a pas entendu cette phrase au moins une fois dans sa vie ?

L'immigration est, et ce, plus que jamais, au centre de tous les enjeux ministériels. Pourtant, le vieillissement de la population, le faible taux de natalité ainsi que les départs massifs à la retraite

représentent des freins pour le Québec qui peine à rester productif au niveau international.

Rendons-nous à l'évidence. Les immigrants sont ici pour rester. Il s'agit de survie, même pas de qualité de vie. La seule façon d'intégrer les immigrants, ce n'est pas en leur dictant comment vivre avec une charte qui les ostracise dès le début et les rend coupables jusqu'à preuve du contraire. C'est plutôt en leur proposant un projet de société commun, bref, une vision qui intègre tous les Québécois, peu importe leur origine.

Et quoi de mieux que le travail pour intégrer quelqu'un ? En 2011, l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS) mentionnait la non-reconnaissance des diplômés étrangers, le manque d'expérience de travail en terre d'accueil ainsi que la discrimination directe à caractère raciste comme des obstacles importants au levier de développement économique qu'ils pourraient apporter.

S'il est important d'intégrer les immigrants en emploi, ils ne doivent pas non plus n'être considérés que comme du capital humain. En tant que futurs citoyens, leur contribution ne peut se réduire à leur participation au développement économique. Dotons-nous d'une réelle politique pour les intégrer, car, à terme, c'est toute la société qui y gagnera. Menons des campagnes de sensibilisation, donnons des avantages aux entreprises qui embauchent des immigrants, pour ne donner que ces exemples, car il s'agit d'investissements, pas de dépenses.

Il en va de notre bien-être à tous. Qui sait, ce que nous sommes aujourd'hui tout à fait farfelu pourrait être réel demain. Avec le recul phénoménal des structures sociales sous la bannière de l'austérité, peut-être qu'un jour nous connaissons leur réalité. Et nous, comment voudrions-nous être accueillis ? ■

4 questions à Marie Lamensch

Chercheuse à l'Institut montréalais d'études sur le génocide et les droits de la personne, Marie Lamensch revient sur notre sensibilité quant aux attentats terroristes. Qu'ils se produisent en Belgique, en France ou au Pakistan, ces événements ne nous touchent pas de la même façon.

1 Pourquoi sommes-nous moins sensibles aux attentats, en fonction qu'ils se produisent à Bruxelles ou au Pendjab ?

C'est vrai qu'il y a eu dans quelques médias une connexion bien plus immédiate avec ce qu'il s'est passé à Bruxelles ou Paris et un peu moins au Pendjab. Cela peut s'expliquer par la proximité entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Cette dernière a toujours été perçue comme une région en paix, éloignée du risque d'attentats, et ce, contrairement au Pakistan avec qui nous avons une distance culturelle et religieuse et où nous avons admis que le terrorisme y existait. Peut-être avons-nous l'impression de ne pas être les mêmes humains ? Ce qui est une réflexion un peu troublante puisque les familles, quelles soient pakistanaïses ou belges, sont les mêmes.

2 Serait-ce la récurrence des attentats qui finit par nous rendre insensibles ?

Cela dépend des pays. Ce n'est pas le cas pour la Syrie ou l'Irak où il y a des drames quasi quotidiennement. Et, si les médias traditionnels n'en parlent pas, les réseaux sociaux le montrent et le révèlent à tous. Je crois qu'il s'agit plus d'une habitude de penser que l'Occident est à l'abri. Or, les attentats peuvent arriver n'importe où, il s'agit juste pour les groupes terroristes de trouver les cibles idéales. Après, nous avons plus de chances de mourir dans un accident de voiture en Occident que dans un attentat.

3 L'annonce d'un attentat peut bouleverser. Comment parvenir à faire le tri dans nos émotions ?

Je pense que la colère et la tristesse sont les émotions qui dominent le plus. En Europe, il y a eu beaucoup de colère, surtout envers les autorités qui sont perçues comme trop laxistes. Mais, la colère ne mène pas forcément à la discrimination. Si l'extrême droite monte, tout comme aux États-Unis, c'est aussi en raison d'un sentiment d'insécurité. Je crois qu'il faut faire la distinction entre la colère de voir des attentats se produire et la colère qui naît quand on pense que l'arrivée des immigrants va rendre les choses encore pires. Il ne faut pas oublier que c'est exactement l'excuse utilisée par les terroristes pour légitimer leurs actes. C'est pourquoi il faut tenter de faire de l'empathie un mouvement bien plus global.

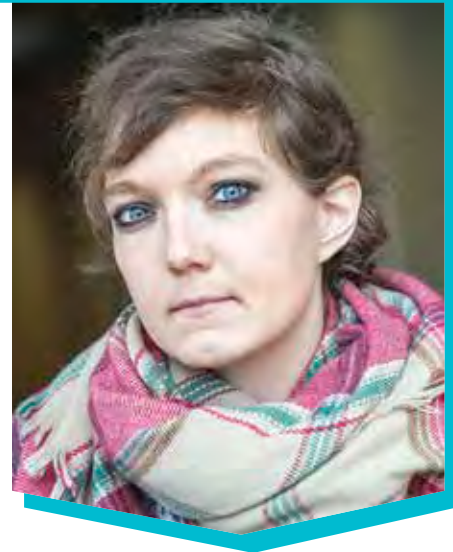


PHOTO: LISA GRAVES

4 Quel est le rôle des médias dans tout cela ?

Informers sans oublier qu'il y a des images et des événements qui attirent plus l'attention du monde. Pour prendre en exemple une recherche réalisée sur les médias américains et Boko Haram avec mon collègue Nicolai Pogadl, certains événements ne sont pas traités de la même façon par les médias. En septembre 2015, la photo du petit Alan Kurdi a fait le tour du monde. C'est à partir de là que beaucoup ont pris conscience de ce qu'il se passait en Syrie. Par exemple, la semaine des attentats de Paris à Charlie Hebdo, le groupe extrémiste nigérian Boko Haram a tué un peu plus de 2 000 personnes. On a bien senti que l'indignation et la couverture médiatique n'ont pas été les mêmes. Ces exemples révèlent beaucoup de choses sur la structure des nouvelles de l'étranger. (AG) ■

Semaine de la dignité La Ville de Québec accueillera l'événement

Du 2 mai au 8 mai aura lieu la 43^e Semaine de la dignité des personnes assistées sociales à Québec. Un comité pour organiser la mobilisation a été mis en place pour organiser les activités d'animation. Manifestants, chants et slogans seront de la partie. Cette mobilisation est jugée d'actualité en raison des coupures, de plus en plus nombreuses, dans les établissements spécialisés, apprend-t-on dans un communiqué de la CSN. (O) ■

Revenu minimum garanti L'Ontario lance un projet pilote

Depuis le 30 mars, plusieurs provinces comme l'Ontario garantiront un revenu décent pour tous. Un projet pilote est d'ailleurs prévu pour 2017. Cependant, la province n'a pas encore décidé des critères pour bénéficier de ce programme. De son côté, le ministre fédéral Jean-Yves Duclos a pour mandat de mettre sur pied une stratégie canadienne de réduction de la pauvreté. Dans une entrevue avec le *Globe and Mail*, le 5 février 2016, il affirmait être « *personnellement ravi [de voir] des gens intéressés par l'idée* ». Précisons que le Canada a déjà fait l'expérience d'un revenu minimum garanti à Dauphin (Manitoba) en 1970 avec le programme Mincome. Pendant cinq ans, les familles qui avaient un revenu trop bas bénéficiaient d'une allocation fixe. Le projet a été abandonné, faute de moyens. (O) ■

PHOTO: PILLENS (123RF)



ÉTATS-UNIS | Le droit d'exister ?



La crise des sans-abri prend des proportions extrêmes à Los Angeles où plus de 12 500 personnes sont considérées comme étant en itinérance chronique. Voilà pourquoi Elvis Summers a commencé à y bâtir des mini-maisons pour les donner aux

itinérants. Celles-ci font à peu près la taille d'une grande place de stationnement. Mais, c'était sans compter sur les autorités locales qui considèrent les maisonnettes comme une forme de pollution visuelle et ont ordonné leur démantèlement, comme l'explique Bud Stratford, un ex-itinérant, dans un article de l'INSP. « *Le véritable problème se résume à une question de légalité. C'est que le mandat du gouvernement n'inclut aucune obligation à respecter le droit d'exister de ces gens qui, d'un point de vue légal, n'existent pas, du moins en tant que membres utiles et productifs du cadre social habituel* », déplore-t-il. Tiré d'une série de deux articles sur : <http://bit.ly/1SOjPls> (INSP)

PHOTO : FACEBOOK-MYTHPLA

GRANDE-BRETAGNE | The Big Issue UK franchit



le cap des 200 millions

Le magazine de rue The Big Issue UK a célébré en avril ses 200 millions de magazines vendus en Grande-Bretagne au cours des 25 dernières années. Chacune des copies a mis de l'argent dans la poche d'une personne vivant de l'itinérance ou en situation d'extrême pauvreté. En conformité avec le slogan de la publication : « Un coup de main, pas de la charité », le journal de rue a permis aux gens les plus pauvres de Grande-Bretagne de gagner plus de £ 100 millions (184 M \$ CA). Les célébrations du magazine incluent une

édition du collectionneur comprenant une page couverture réalisée par l'artiste Ben Eine ainsi que la couverture de nouvelles nationales. (INSP)

PHOTO : FLEMMINGLEITORP

ÉTATS-UNIS | L'itinérance racontée aux enfants

Un camelot ex-itinérant du Michigan a créé un livre d'activités afin d'aider les enfants et leurs parents à mieux comprendre l'itinérance. Randy Parcher, 46 ans, a connu l'itinérance à Traverse City pendant sept ans et a souvent écrit pour le journal de rue *Speak Up*, depuis les débuts de la publication en 2014. Il souhaite que son livre, destiné aux enfants de sept ans et moins, servira d'outil pédagogique ludique dans les écoles. Son bouquin de 23 pages, *Understanding Homelessness*, parle d'un ours en peluche qui se promène dans différents endroits où une personne sans-abri pourrait dormir. « *J'ai utilisé un ours en peluche, car c'est plus familier pour les enfants et ce n'est pas menaçant. Je pense que ça permet de montrer que nous sommes juste des gens normaux* », ajoute Randy. Étant donné qu'en 2014, plus d'un cinquième des sans-abri aux États-Unis étaient âgés de 17 ans et moins, le camelot a décidé de cibler son message à un public plus jeune. « *Nous ne voulons pas effrayer les enfants, alors (le livre) ne traite pas de stigmatisation mais montre plutôt que ceux qui connaissent l'itinérance ne sont pas seuls* », a expliqué Randy. Le coût d'impression initial pour 300 exemplaires a été financé grâce à une campagne de sociofinancement GoFundMe, et le livre figure maintenant à la troisième place des romans les plus vendus dans une boutique de Traverse City. (Speak Up, Traverse City-INSP)



PHOTO : LAURA SMITH-INSP

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



International Network of Street Papers

Les enfants de Pointe-St-Charles

Il y a une trentaine d'années, il y avait une école d'enfants à Pointe-Saint-Charles. Les enfants étaient tellement pauvres que la maîtresse d'école les faisait manger le matin. Ils arrivaient blêmes et fatigués. Ils mettaient les chaussures de leurs grands frères, et il y avait des trous dans leurs souliers. De même pour les jeans et les chemises.

Les familles étaient grosses et vivaient sur le bien-être social. C'était la misère. Comment voulez-vous qu'un élève apprenne, s'il ne mange pas le matin. Beaucoup de monde leur achetait des vêtements, c'était parfait. C'était l'endroit le plus pauvre de Montréal, et ça l'est encore. L'hiver, il y avait une patinoire, mais les enfants n'avaient pas de patins ; ils patinaient avec leurs chaussures. Ils s'amusaient quand même, avec rien. Je travaillais à la patinoire, c'est là que je voyais ce qu'il se passait. Je revenais chez moi en pensant à ça. Quand je le pouvais, j'apportais du pain aux enfants.

C'était il y a longtemps, mais c'est encore comme ça aujourd'hui. On essaye tous de les aider comme on peut. Quand on repense ça, on se dit que le monde n'est pas juste, mais il ne faut pas réfléchir comme ça, mais plutôt imaginer les améliorations qu'il pourrait y avoir.

RAOUL JOUBERT
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY



L'alcoolisme

Imaginons un alcoolique qui entre dans un bar. Comment doit-il se comporter ?

S'il voit déjà le fond du verre, oh ! Il y a un problème. Il doit réfléchir, boire lentement sa consommation. Le mot contrôle doit prendre place. Prends ton temps, apprécie la vie, continue à garder la maîtrise. Parle avec quelqu'un, ne bois jamais seul. Si tu peux entreprendre une conversation, chanter, profiter du karaoké, jouer aux échecs si tu aimes ça, fais-le. Ce sont des bons outils pour rester heureux, pour moi et les autres.

Si tu commandes avant d'avoir fini la première bière, c'est un autre signe d'alcoolisme. De retour à la maison, espérons qu'il n'y a pas d'alcool.

Quant à moi, je commençais par l'alcool, sans en abuser, mais ça m'amenait à consommer d'autres choses. Quand le bar fermait, je me disais : « Je rentre encore tout seul chez nous ». Ce qui remplaçait mes amis, c'était de consommer autre chose pour éviter la solitude. Je pouvais aussi aller rejoindre d'autres consommateurs. Ce qui m'a fait arrêter, ce sont les tentations suicidaires.

Il y a sûrement plusieurs raisons pour devenir alcoolique : une mauvaise éducation familiale, le manque de travail qui peut nous rendre dépressif, le divorce, cela n'aide pas à la cause. On peut retrouver ce problème chez les orphelins qui ont vécu un manque d'amour. L'enfant étant mis de côté, il aura peut-être tendance à se noyer un jour lui aussi dans l'alcool.

Une pensée de quelqu'un qui a arrêté de boire dit :

*La vie est trop courte
Le chemin est trop long
À marcher tout croche*

JACQUES ÉLYZÉ
CAMELOT THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
ET LION D'OR



La transformation de ma vie

Pendant huit ans, j'ai littéralement connu l'enfer quand j'habitais coin Sainte-Catherine et de Lorimier, juste à côté de L'itinéraire. J'étais toujours sur le qui-vive chez moi ; il y avait de la violence, de la vente de stupéfiants, et malheureusement même de la prostitution. C'était un environnement qui était très négatif et qui m'influçait très mal. J'étais constamment stressé, et je sentais que ce n'était pas bon pour ma santé : j'en perdais même mes cheveux. J'ai développé là-bas de graves problèmes de consommation de drogues et d'alcool.

Plus ça allait, moins j'étais capable d'endurer ma situation. J'en parlais beaucoup à mon entourage à L'itinéraire, et c'est finalement Jean-François et Shawn, deux membres de l'équipe du développement social, qui m'ont aidé à trouver un autre logement sur le Plateau-Mont-Royal.

Cela va faire maintenant presque un an que j'ai emménagé dans ce magnifique quartier, et, depuis, ma vie a changé. J'ai arrêté presque totalement ma consommation, et je prends enfin le temps de vivre. Je m'entoure dorénavant de gens positifs et je suis beaucoup plus sociable. J'ai l'impression que les gens dans mon nouveau quartier sont paisibles et m'influencent beaucoup mieux. J'ai appris à prendre le temps de parler avec le monde. Je suis beaucoup plus motivé à faire des choses biens.

L'article que j'écris en ce moment est le premier depuis un bon moment, et j'ai même l'intention de recommencer à vendre le journal. Je me considère vraiment chanceux d'avoir la qualité de vie que j'ai aujourd'hui.

SYLVAIN CLOT
CAMELOT PARTICIPANT





CHRONIQUE

PAR BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER



After One Decade

I arrived in March of 2006 and started working outside at the Atwater Market. I tried selling *L'itinéraire* magazine between La Poissonnerie and Les Douceurs du marché. I was liked by Glenn and René, the previous owners of Les Douceurs du Marché. Later on, I also sold it outside La Fromagerie, halfway through the boardwalk.

Ever since November 2009, I've been selling *L'itinéraire* mostly outside La Fromagerie. It's been great connecting with the workers inside the store as well as with the owner Gilles. I've often went inside the store to say hello and try samples of the many cheeses sold there. Patrick, who works there and takes pride in his job, make me feel at home and I thank him for his support. Also, Gilles is good-natured and I appreciate how nice he is to me.

When the weather was chilly during the Fall and Spring, the wall was removed and I worked upstairs across La Première Moisson bakery. During the afternoon, I would see quite a few people going about their shopping. This past year, my friend Carl has been coming to the market for two hours during the weekdays to keep me company and sell a few magazines. My brother also works close on Fridays, Saturdays and Sundays. There's a monitor named James who has been making his rounds at the market for about a year and a half. He walks around checking for bicycles and dogs, which are not allowed in the market. The amount of bicycles and dogs has greatly reduced since he took over the job. I see him walking upstairs sometimes joking around with us. He also checks the parking area giving warnings if someone has stayed too long and checking women's purses to see if they are zipped up in case a thief comes and steals from them.

During my lunch break, I often buy a large decaffeinated coffee at Première Moisson. Sometimes I sit at one of the tables inside the

bakery and other times outside, but nearby. Even during my breaks, I salute the people and sell some magazines. After my lunch break, I get a free refill of coffee and then I work for two or three more hours before my next break. On some occasions I buy the coffee at Brûlerie aux quatre vents. I try my best to sell, but before starting the week or day, I have already estimated the amount needed and I'm usually not off by much.

I have kept a record of everything I've sold since May 23rd, 2006. Besides magazines I have sold books, calendars and pins. I know that December is the busiest month, but I have experienced success during March, April and May by working harder.

Helping Hands

I want to thank Mélanie Gélinas, a teacher who noticed me in 2007 and read some of my articles in her class. She gave me the idea to write my first book called *My Impressions of Greece*. Susan Watterson and Françoise Stake helped me correct my following book called *Experiencing the Atwater Market*. After I wrote the book, *Enjoying the Game of Hockey*, which was corrected mostly by Carolyn Cutler. I've sold almost 1000 copies of all three books combined and it's a great accomplishment. Since the Spring of 2015, I started writing a fourth book called *Trips are Fun*.

I've seen people come to work at the market for several years, some of them left, others remained, but not necessarily working at the same job. One I've always seen is Victor, who has worked at a butcher shop for many years, and I chat with him often when he walks by. People are used to seeing me there and I've enjoyed chatting with them. It's been a great atmosphere to be in for the past ten years. ■

Chez moi, chez toi, chez nous

À l'heure où de nombreuses sociétés sont à la recherche d'un vivre-ensemble apaisé entre les différentes cultures, communautés et religions, nous vous présentons une édition spéciale sur cette notion d'interculturalité typiquement québécoise. Montréal aujourd'hui se présente sous différents visages et sonorités d'ici ou d'ailleurs. Québécois dits natifs ou immigrants, de première ou seconde génération, sont installés dans différents arrondissements. Installés la plupart du temps pour rester, ils cumulent les cultures. Pourtant, à chaque communauté, son quartier, ses habitudes, ses produits alimentaires et ses activités. À se demander parfois s'ils « s'intègrent » réellement à la société québécoise, telle que nous pensons la connaître. Et si, comme le soutient l'écrivain franco-libanais Amin Maalouf, l'identité était plutôt une notion en mouvement, amenée à évoluer au fil du temps ?

Conjuguer l'identité au pluriel

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Lors de son dernier passage remarqué à Montréal, la dirigeante du Front national, Marine Le Pen, a parlé de communautarisme pour décrire le modèle de vivre-ensemble du Canada et du Québec. Or, la définition qui fait plutôt consensus est celle d'une société multiculturelle pour le Canada et interculturelle pour le Québec.

Le multiculturalisme canadien, comme modèle de gestion de la diversité ethnoculturelle des nouveaux arrivants, ne s'adapte pas aux réalités québécoises. C'est ce qu'affirmait Robert Bourassa, alors premier ministre du Québec, refusant cette idéologie portée par Pierre Elliott Trudeau au niveau national.

Une politique qui était, selon lui, difficilement compatible avec la situation québécoise, où la présence d'une population, d'une langue et d'une culture françaises, était dominante. Ainsi, la *Loi de sur le multiculturalisme canadien de 1988* formalisait l'engagement du gouvernement à reconnaître « le fait que le multiculturalisme [était] une caractéristique fondamentale de l'identité et du patrimoine canadiens et [constituait] une ressource inestimable pour l'avenir du pays ».

Presque 45 ans après, la population montréalaise actuelle est bien la preuve qu'il existe des nouveaux visages qui vacillent entre le français et l'anglais - pour ne citer que ces deux principales langues - tout en restant ou en devenant Québécois. Avec les différentes vagues d'immigration, difficile de ne pas constater l'ampleur de cette pluralité culturelle.

Selon l'historien, sociologue et professeur Gérard Bouchard, l'interculturalisme prône « le respect des droits et de la diversité ethnoculturelle » rejetant toutes les formes d'assimilation, « favorisant l'insertion économique et sociale des immigrants » et combattant toutes les formes de discrimination et de racisme.

Cette notion est en liens étroits avec la reconnaissance, appuyant l'enseignement des langues d'origine au profit des immigrants. Elle préconise aussi une pratique « judicieuse et responsable des accommodements qui respecte les valeurs fondamentales du Québec et contribue à l'intégration des personnes susceptibles d'exclusion ». En d'autres termes, cette philosophie du pluralisme peut s'appliquer soit sous la forme du multiculturalisme, soit sous celle de l'interculturalisme.

Éduquer à la différence

Georges Leroux est professeur émérite au département de philosophie de l'UQAM. Dans son dernier essai, *Différence et liberté, enjeux actuels de l'éducation au pluralisme*, rappelle que le pluriel est partout, que ce soit dans les origines, les religions ou les langues. « Quand nous demandons comment juger, accueillir et évaluer la pluralité, explique-t-il, nous avons plusieurs options dont le pluralisme qui consiste à juger que le pluriel n'est pas un obstacle à la vie en société. »

L'essayiste soutient que « nous sortons, au Québec, d'une très longue phase d'uniformité et que l'enjeu actuel est de former les jeunes à ce monde divers avec des réflexes démocratiques, des connaissances de la diversité et tout un ensemble d'autres choses qui sont cruciales ».

Éduquer, cela signifie focaliser sur « le respect des différences, sans faire en sorte qu'il y en est plus. » Les libertés, quelles soient collectives et individuelles, doivent être, selon le professeur, transmises aux jeunes qui apprennent à vivre en société.

Georges Leroux précise cependant que cette diversité provient avant tout de la sécularisation et non uniquement de l'immigration. « C'est parce que nous sommes plus libres, que nous ne dépendons pas d'une seule conception du monde, chrétienne, que les jeunes savent qu'ils vont pouvoir choisir leur mode de vie. Et c'est une liberté extraordinaire. » Si l'immigration apporte des modes de vie, des langues, des mets ou même une diversité religieuse, elle n'est pas seule à avoir « créé la liberté dont nous jouissons aujourd'hui face à la pluralité ».

Le travail, élément clé

Pour Doudou Sow, sociologue de formation, spécialisé en travail et organisations et conseiller en emploi pour le projet de mentorat Québec Pluriel au Carrefour jeunesse-emploi Bourassa-Sauvé, il est nécessaire de se concentrer sur l'emploi des nouveaux arrivants. « La notion d'interculturalisme ne fait pas encore consensus au sein de la classe politique, explique M. Sow. Nous sommes tous d'accord sur l'importance de la langue française, la séparation entre l'Église et l'État et la parité entre les hommes et les femmes. Et ce, même si les approches diffèrent. »



Georges Leroux



Doudou Sow

Si aujourd'hui, l'actualité liée à la radicalisation et au terrorisme rend sceptique, certaines religions et communautés se retrouvent au bûcher. Or, l'élément manquant à l'analyse, soutient Doudou Sow, est le fait que la religion est un marqueur clé de l'identité québécoise. « *Les Québécois ayant laissé tomber la religion voient aujourd'hui de nouveaux immigrants arriver avec une certaine importance de la religion. L'immigrant est coincé entre l'interculturalité et le multiculturalisme canadien.* »

Quant à « l'intégration » des nouveaux arrivants, l'existence de certains quartiers prouve « *une certaine dynamique culturelle* ». Ainsi, « *vous avez un peuple qui est en train de lutter pour son identité, qui ne veut pas disparaître, à juste titre, mais en même temps qui doit faire place à l'immigration et composer avec* », explique le sociologue rappelant qu'il est important de redéfinir l'identité de façon constructive.

C'est à ce moment précis qu'intervient l'environnement professionnel qui devrait être sensibilisé à ces nouvelles réalités. « *Si les immigrants se retrouvent dans un quartier où d'autres personnes de leur communauté habitent, c'est avant tout une question de sécurité, un besoin de trouver un guide.* » Par la suite, détaille Doudou Sow, ils vont « *s'affranchir des réalités de cette communauté quand ils auront trouvé un emploi à la hauteur de leurs compétences, feront des formations, etc. En somme quand ils seront des citoyens à part entière.* »

Mais, sortir de sa communauté d'origine demande néanmoins une certaine ouverture de la société d'accueil. « *Le modèle québécois en matière d'immigration est un modèle à parfaire, bien qu'on puisse en tirer beaucoup d'inspirations* », estime M. Sow, précisant que le Québec « *est plus en mesure de comprendre les traces laissées par la colonisation s'il évite de tendre vers l'assimilation, comme le modèle français.* »

La culture pour rassembler

L'emploi apparaît donc comme le premier facteur d'intégration sociale et culturelle, bien que le secteur connaisse des difficultés structurelles. « *Même quand le taux de chômage était à son plus bas, c'est-à-dire en octobre 2007, celui des personnes immigrantes était très élevé.* » Un fait peu connu puisqu'il est souvent dit que les immigrants « *doivent avant tout s'adapter à la société d'accueil* ».

À ce sujet, la ministre de l'Immigration, Kathleen Weil, a réaffirmé dernièrement son ambition d'adapter l'immigration aux besoins du marché du travail, sans toutefois dévoiler toutes les facettes de sa stratégie.

Jérôme Pruneau, directeur général de Diversité artistique Montréal (DAM), pense pour sa part que la culture peut être un facteur d'intégration non négligeable. « *Une des façons de créer des ponts entre les sociétés, en dehors de la langue qui permet de communiquer sous la même bannière, serait de donner un accès à la culture de la société d'accueil* », explique celui qui est aussi docteur en ethnologie.

M. Pruneau rappelle que dépendamment du pays d'origine, mais aussi parfois du faciès, certaines inégalités sociales et économiques peuvent persister. « *Quand on nomme la diversité, on catégorise des personnes. C'est pour cela qu'il faut être prudent. La diversité, ce n'est pas l'autre, mais plutôt nous autres. C'est un fait, il n'y a qu'à*

Pour se retrouver...

- ✎ Le **communautarisme** est un système de pensée selon lequel chaque communauté peut avoir sa propre vie en dehors de la société d'accueil, par la création de ses propres institutions par exemple.
- ✎ Le **multiculturalisme** tente de favoriser la coexistence pacifique de différentes communautés avec les mêmes lois, les mêmes chartes pour encadrer le tout.
- ✎ L'**assimilationnisme** est un mouvement d'idées ayant pour objectif de faire disparaître tout particularisme culturel et religieux en imposant l'assimilation culturelle aux minorités.
- ✎ L'**interculturalisme** essaye de tisser des liens entre les communautés culturelles et la société d'accueil avec une philosophie d'échange. Cette notion suppose la participation active de la société d'accueil à l'intégration des nouveaux arrivants en même temps qu'une connaissance et une compréhension mutuelle des différences culturelles.

regarder Montréal. Au sens où il y a une multitude de gens différents », ajoutant qu'il est nécessaire de mettre en place des mesures d'équité qu'il définit comme « *transitoires* » et qui « *inciteraient les immigrants à connaître la société d'accueil* ». Un de ses exemples serait de favoriser l'accès aux théâtres et autres lieux culturels aux nouveaux arrivants afin qu'ils puissent mieux connaître la société québécoise.

La volonté d'équité va cependant de pair avec des mesures précises permettant de favoriser ladite « *intégration* » des nouveaux arrivants. « *Il faut éviter aussi de laisser croire que l'on embauche une personne parce qu'elle est Noire ou originaire de. On embauche cette personne parce qu'elle a les compétences, et ce, même s'il a fallu mettre en place des mesures pour la remarquer* », conclut Jérôme Pruneau. ■



Jérôme Pruneau

Engagez-vous, suivez nous !



6688 fois merci



3023 fois merci

Vagues d'immigration à Montréal de 1900 à 1974

Plusieurs colons ont traversé l'océan Atlantique pour immigrer, s'intégrer et se réfugier au Canada. Plusieurs d'entre eux ont joué un rôle fondamental dans le développement de leur culture au Canada, comme Abraham Gradis qui a permis à d'autres juifs de s'installer au Québec.

Les Italiens

- ✦ La présence italienne à Montréal a pour la première fois été recensée en 1850. À cette époque, il ne s'agissait pas d'une communauté imposante sur le plan démographique, l'immigration s'est intensifiée au début du XX^e siècle.
- ✦ La première vague d'immigration importante débute en 1900 et prend fin en 1913. Durant cette période, plus de 60 000 Italiens se sont établis au pays.
- ✦ La seconde et dernière vague d'immigration a eu lieu entre 1946 et 1983, peu après la Seconde Guerre mondiale. Pendant ces années, le Canada a accueilli plus de 500 000 Italiens. En 1996, un recensement a montré qu'ils étaient plus de 700 000.
- ✦ Selon Statistique Canada, en 2001, les Italiens représentaient plus de 6 % de la population montréalaise. Ces derniers sont surtout présents à Saint-Léonard, Rivière-des-Prairies, Laval, Notre-Dame-de-Grâce, Ville-Émard, LaSalle, dans l'Ouest-de-l'Île et dans la Petite Italie.

Les Grecs

- ✦ Le premier Grec à entrer au pays était Yannis Phokas avec l'exploration espagnole de la côte Ouest en 1592. La Communauté hellénique de Montréal aurait vu le jour en 1907 selon *The Greek Experience in Canada*.
- ✦ Trois grandes vagues d'immigration ont permis de former la communauté actuelle. La première, de 1821 à 1836, la seconde, de 1945 à 1971 et la dernière, après l'invasion turque en 1974.
- ✦ En 2003, il y avait 65 000 personnes d'origine grecque qui vivaient à Montréal. Ils se concentraient surtout dans le grand Montréal, mais également à Chomedey (Laval).
- ✦ S'il est vrai que les premiers Grecs à s'installer dans la métropole ont pris les commerces d'assaut, les choses ont bien changé depuis les 20 dernières années. La nouvelle génération occupe maintenant des postes dans tous les secteurs, parle le français et participe de plus en plus à la société québécoise.

Les Juifs

- ✦ Le premier juif à être entré dans l'histoire du Québec était Abraham Gradis. Ses navires ont permis de créer le lien le plus important entre la France et le Québec selon le livre *Jews : An Account of their Experience in Canada* écrit par Erna Paris.
- ✦ La première vague d'immigration juive au Canada est estimée entre les années 1830 et 1890 où un peu plus de 15 000 juifs sont arrivés. Ces derniers fuyaient les guerres d'Europe et s'établissaient en majorité à Montréal d'après l'étude *The Canadian Jewish Mosaïque*, notamment à cause des possibilités commerciales.
- ✦ La deuxième vague d'immigration, elle, a eu lieu entre 1901 et 1927 durant laquelle plus de 40 000 juifs se sont établis au Québec. La troisième et dernière vague se situe enfin après la Seconde Guerre mondiale. 40 000 survivants des camps nazis ont immigré au Canada et refait leur vie.
- ✦ En 2011, on comptait plus de 90 000 juifs à Montréal, soit 2,4 % de l'ensemble de la population de la ville selon la Fédération CJA. C'est à Hampstead qu'on retrouve la plus grande concentration, mais aussi à Côte-Saint-Luc où la communauté forme environ 75,2 % de l'ensemble de la population. Les arrondissements du Mile-End et d'Outremont sont aussi prisés par cette communauté.

Les Arabes

- ✦ L'immigration libanaise au Canada et au Québec est relativement récente, mais l'on dénombre déjà quatre vagues d'arrivants. La première débute à la fin du 19^e siècle, plus de 2 000 Libanais et Arabes de la Grande Syrie ont quitté leurs foyers à la suite de l'effondrement de l'économie rurale et des massacres interconfessionnels.
- ✦ La seconde vague se déroule entre 1945 et 1975, après l'indépendance des États du Maghreb et après la Seconde Guerre mondiale. Enfin, la dernière et troisième se déroule dans les années 1990 avec l'arrivée de plus de 50 000 immigrants, essentiellement Maghrébins, notamment à cause des violences politiques.
- ✦ On estime actuellement à environ 650 000 le nombre de Canadiens et de Canadiennes originaires du Moyen-Orient et du Maghreb. Quant aux Libanais, ils sont plus de 350 000.
- ✦ Au recensement de 2006, plus de 32 000 personnes nées au Liban étaient recensées dans la population de la région métropolitaine de Montréal. Les arrondissements de Saint-Laurent et d'Achuesic-Cartierville représentent les lieux de prédilection de cette culture.



PHOTO : DIMITRY PICHUGIN (123 RF)

S'exiler et se retrouver

Alger la capitale de l'Algérie

PAR ALEXANDRA GUELLIL

En 2001, selon Statistique Canada, les Canadiens et immigrants d'origine arabe représentaient 1,2 % de la population totale. Les Algériens seraient les plus nombreux au Québec, notamment depuis les années 1990-2000, connues comme étant la « décennie noire », durant lesquelles le terrorisme sévissait en Algérie, peu après la guerre civile.

Les traces laissées par cette décennie ont été transposées au cinéma avec *Monsieur Lazhar*, réalisé par Philippe Falardeau, et plus récemment par *Montréal La Blanche*, de Bachir Bensaddek. Ces deux films reviennent, d'une certaine manière, sur l'une des principales difficultés de l'immigration : trouver un travail à la hauteur des compétences professionnelles et s'adapter à un nouveau pays sans oublier ses origines.

Pour Rachida Azdouz, psychologue et spécialiste en relations interculturelles à l'Université de Montréal, ces communautés arabo-musulmanes apparaissent comme « résilientes », parce qu'elles font « d'énormes efforts d'adaptation dans un contexte chargé ».

Les origines « arabes » sont souvent et maladroitement liées à la religion musulmane. Or, comme le rappelle Mme Azdouz, « quand on parle de ces communautés, il est nécessaire de le faire au pluriel » pour considérer les chrétiens ou les juifs (Séfarades) qui sont aussi arabes. Car, malgré les amalgames possibles, tous les Arabes ne sont pas musulmans et inversement.

Se rapprocher du connu

À Montréal, sur la rue Jean-Talon, entre les boulevards Pie-IX et Saint-Michel, plus d'une centaine de commerces sont ainsi imprégnés de la culture maghrébine. C'est le Petit Maghreb. « Quand l'immigration maghrébine était plus rare, ils s'installaient un peu partout. À partir de la seconde partie des années 1990, on a observé des concentrations dans Côte-des-Neiges ou Ahuntsic pour les Algériens. Quand il y a une immigration de masse, les arrivants ont tendance à se rapprocher de leur communauté, du moins dans les premiers temps pour trouver des produits, mais aussi du soutien psychologique », explique Mme Azdouz.

Quand ils sont arrivés au Québec, les Maghrébins ont choisi la province pour deux raisons : « parce que l'Europe avait fermé le robinet et parce qu'ils pensaient qu'en Amérique du Nord, ils n'auraient pas à

vivre les mêmes difficultés qu'en France ou en Belgique, notamment à cause du contentieux colonial et du confinement dans les banlieues ».

« On observe des dérives sectaires dans certains milieux, un épiphénomène qui doit tout de même être pris au sérieux et géré ». L'intégration des jeunes issus de la seconde génération se passe plutôt bien, même quand les parents ont connu des difficultés à trouver un emploi adapté à leurs compétences, comme les médecins ou les ingénieurs qui ne sont pas reconnus. « Il y a de la colère et de la frustration, mais ce n'est pas un phénomène de masse. Nous n'avons pas encore une génération d'enfants d'immigrants qui se replie et détestent cette société qui a déqualifié leurs parents. Même si cela pourrait arriver, d'où l'importance de rester prudents » et de travailler à l'intégration professionnelle qui reste une condition *sine qua non* au sentiment d'appartenance à un pays.

S'éloigner de l'obscur

La psychologue rappelle que les pays du Maghreb sont actuellement « déchirés sur la question du vivre ensemble », un sentiment apparu dans la foulée du printemps arabe. « Il y a un conflit entre les progressistes et les conservateurs, une tension qui se téléporte ici et qui se manifeste par une conception différente de ce qu'est l'intégration. Ainsi pour certains, s'intégrer signifiera gommer tous les signes religieux dans l'espace public afin de les réserver à l'espace privé et, pour d'autres, cela sera considéré comme de l'assimilation. »

Le risque du communautarisme, c'est-à-dire du repli sur sa communauté n'est pas plus présent avec les Maghrébins qu'il l'est avec d'autres communautés. « Des fois, il peut être revanchard et hargneux, se retourner contre la communauté d'accueil, mais, d'autres fois, il s'agit d'un communautarisme qui permet le maintien des solidarités intracommunautaires », vulgarise Rachida Azdouz.

Quant à la question de savoir si les Maghrébins ont opté pour le communautarisme, l'assimilation ou l'interculturalisme, il semble que cela soit trop tôt pour tirer des conclusions fiables. Tout dépend donc du mode de vie adopté par ces nouveaux arrivants. « Je crois qu'il est trop tôt pour évaluer les stratégies identitaires de ces communautés. Il faudra voir ce que la seconde génération va donner : des citoyens intégrés, des individus désintégrés ou des êtres libres tout simplement ? » ■



Mehdi Bousaidan

En route vers un bel avenir

PAR TRISTECIEL - CAMELOT IGA MARCHÉ DARMA - tristeciel.com

Mehdi Bousaidan, né en Algérie, est arrivé très jeune au Québec, où il est de plus en plus populaire. Diplômé de l'École nationale de l'humour de Montréal et finaliste du concours *En route vers mon premier gala Juste pour rire*, l'humoriste de 25 ans est aussi connu pour ses talents d'acteur, d'improvisateur, de scénariste et de chroniqueur.

Mon pays d'origine

Suite à la guerre civile en Algérie, je suis arrivé au Québec en 1996 avec mes parents, mon frère et ma sœur, lorsque j'avais environ 5 ans. Vu que mon père avait des amis à Montréal, on a choisi de s'établir au Québec plutôt qu'ailleurs. Je crois que le fait de connaître a priori des personnes installées à Montréal pouvait faciliter notre intégration, et ça a été une des principales raisons de venir ici.

Mes débuts au Québec

J'ai beaucoup aimé mon arrivée au Québec. Je ne me souviens pas de tous les détails, mais je garde des souvenirs de notre premier appartement et de l'autre famille avec laquelle nous cohabitons. J'étais surpris de la nourriture que je mangeais. Ce qui me manquait le plus, c'étaient les autres membres de ma famille restés dans mon pays d'origine. Disons que c'était « épiçant » comme changement !

À l'école, je voyais bien qu'il y avait une différence entre moi et les autres, mais ce n'était pas majeur. Ce qui était intéressant, c'étaient les classes d'intégration. Je me suis retrouvé avec des enfants de partout, et ça nous a aidés à nous habituer à d'autres cultures. C'était le fun !

Je pense que c'est plus facile pour un enfant de s'adapter et c'est seulement plus tard que j'ai compris pourquoi nous avons quitté notre pays. Étant donné qu'en Algérie, la langue française est une langue seconde, ça a été plus facile pour moi de communiquer avec les Québécois.

Je n'ai pas été victime de racisme, plutôt parfois d'une certaine forme d'incompréhension ou même de jugements provenant des

autres, mais rien de grave. Dans les premiers temps à l'école, on nous donnait le surnom « d'étrangers » !

L'aspect le plus dur a été les finances, car suite au déménagement, ce n'était pas facile au début. Mes parents devaient se débrouiller en faisant des petites jobines à gauche et à droite pour payer, entre autres, les frais scolaires de mon frère et de ma sœur.

Ma vie ici

Plus tard, sur le marché de l'emploi, je n'ai pas éprouvé de gêne particulière rattachée à ma provenance, sauf les petites blagues par-ci par-là, comme on en fait tous les jours. Néanmoins, par rapport au domaine du cinéma et de la télévision, ça m'est arrivé de me faire proposer des rôles de terroriste, c'est un peu frustrant ! Je n'ai pas accepté. Je ne voulais pas qu'on m'associe à cela. C'est plus facile pour moi qui suis d'abord humoriste de dire non à ce genre de rôle, mais je comprends que ce n'est pas le cas pour tous les comédiens d'origine étrangère associés à certains stéréotypes, et qui viennent tout juste de sortir d'une école de théâtre.

J'ai des amis algériens et de tous les coins du monde ! Je me considère autant Québécois qu'Algérien. Je trouve cela très important et d'ailleurs, j'encourage l'intégration, car j'ai d'autres membres de ma famille plus jeunes qui viennent ici. Je me considère chanceux et j'aimerais que tous n'aient pas à traverser la même difficulté financière que ma famille.

Et demain ?...

Plus on a de références culturelles, plus c'est bon ! C'est comme une équation, tout ce qu'on accumule fait alors partie de nous-mêmes. Moi qui suis arrivé ici à 5 ans, si je ne me disais pas Québécois, ce serait complètement fou ! Je pense continuer à passer ma vie ici. Je retourne de temps en temps en Algérie pour voir ma famille et je compte bien faire des spectacles d'humour là-bas un jour. ■



Tabou Combo lors du concert de l'été 2014 à Montréal

Partis pour rester

PAR ALEXANDRA GUELLIL

La plus importante communauté haïtienne au pays se trouve à Montréal. Dans les années 1960, beaucoup d'entre eux ont fui le régime dictatorial instauré par les présidents Duvalier père et fils. Une époque de terreur avant les fuites engendrées notamment par les catastrophes naturelles et les difficultés sociales.

Si une foule impressionnante s'est déplacée l'été 2014, sur le parterre du quartier des spectacles de Montréal, pour chanter à tue-tête le retour à LaKay* avec le groupe haïtien Tabou Combo, ce n'est pas uniquement par amour du kompa**, mais bien pour célébrer Haïti.

Cette petite île des Caraïbes, décrite comme le pays le plus pauvre qui croule sous les dettes, a transmis à sa diaspora une force héritée de son histoire. Ce qui est souvent oublié, c'est quelle est la première république noire à avoir refusé le colonialisme, l'esclavage et la traite négrière, en proclamant son indépendance en 1804.

Les relations avec le Québec sont, elles, considérées par de nombreux historiens antérieures aux années 1960. Mais 1764 est l'un des premiers repères, nous renseigne Marjorie Villefranche, directrice de l'organisme La Maison d'Haïti, dans une conférence sur la diaspora haïtienne au Québec, « au moment où les Anglais libéraient un groupe d'Acadiens qui quittaient Halifax pour se rendre aux Antilles ». S'exile alors sur l'île, qui se nomme à cette époque Saint-Domingue, « Joseph Brossard dit Beausoleil, à l'origine de la famille Landry qui y a vécu avant de poursuivre sa route pour la Louisiane ».

D'autres liens avec la province s'établissent avec les congrégations religieuses, qui arrivaient en Haïti pour remplacer les missionnaires français et belges. En pleine Deuxième Guerre mondiale, les jeunes Haïtiens partaient étudier au Canada, tandis que les deux pays commençaient à établir des relations diplomatiques.

Une période sombre

Selon Statistique Canada, en 2001, plus de 90 % des ressortissants haïtiens habitaient au Québec, et plus de la moitié étaient des femmes âgées de 65 ans et plus.

Dans ces années, notamment à cause de l'instabilité politique et sociale en Haïti, ils étaient plus de 75 000, souvent de classe moyenne, à se déclarer Haïtiens vivants au Québec. Durant cette décennie, sportifs, auteurs, politiciens et autres professionnels haïtiens prenaient leur place dans la société québécoise.

Bien que certains y soient parvenu, cela n'a pas été sans heurts. Racisme, discrimination, incompréhensions culturelles, difficultés d'accès aux services, profilage racial, surreprésentation dans le système judiciaire et les centres jeunesse ont accompagné la seconde vague d'immigrants d'origine haïtienne. À cela se sont ajoutés le décrochage scolaire des jeunes, l'analphabétisme des adultes, la naissance des gangs de rue stigmatisant la communauté, notamment avec les émeutes de 1979 opposant des jeunes à la police, ou encore les accusations d'avoir créé et de propager le sida au Québec. Autre exemple significatif, la crise des taxis de 1980, dénonçant pour la première fois les pratiques discriminatoires des gérants de compagnies de taxi imputées aux demandes des clients. Cette crise a profondément marqué la société québécoise.

Une diaspora organisée

Mais, c'est aussi à cette époque que la diaspora s'est organisée, créant des organismes, associations et autres groupes pour promouvoir la culture haïtienne ou aider l'intégration des nouveaux arrivants. La coopération avec le Québec se développe aussi notamment avec la naissance de plusieurs projets, confirmant « avec force l'ancrage de la communauté dans le paysage québécois », pense Mme Villefranche.

Quant aux liens entretenus avec le pays d'origine, ils prennent plusieurs sens, selon ce qu'écrivait Georges Anglade, géographe de profession et fondateur du département de géographie de l'UQAM. « Quand le mouvement démocratique a été mis à mal, la diaspora a joué le rôle de caisse de résonance. » Cela a permis d'obtenir « les appuis internationaux et nationaux », observés notamment lors du tremblement de terre du 12 janvier 2010.

Le géographe rappelle aussi que « la diaspora jouait ce rôle, parce qu'elle pouvait évoluer sans les contraintes quotidiennes de la dictature » des Duvalier, père et fils. Il explique aussi que « les héritiers de classe moyenne prendront leur place chez eux, là où ils sont nés ». Et ce, alors même qu'une autre génération émerge, n'hésitant pas à « se lancer en affaires, investir dans la presse et la bourse, le travail et l'entreprise. Bref, elle est sur le marché mondial de la compétition ». Pour les prochaines années. ■

* LaKay en créole haïtien signifie littéralement la maison. Cette chanson populaire encourage les bienfaits d'un retour en Haïti.

** Musique haïtienne populaire dans la Caraïbe.



Stéphanie Alix

Identité haïtienne

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND

Née à Port au Prince, Stéphanie Alix, 37 ans, a quitté son île il y a 10 ans pour poursuivre ses études au Québec. La doctorante en Recherche et intervention des familles issues de l'immigration haïtienne au Québec a élu domicile dans le quartier Côte-des-Neiges. De son pays, elle transmet à travers sa personnalité lumineuse et engageante.

Mon pays d'origine

J'ai fait mes études en psychologie à l'Université d'État d'Haïti et travaillé comme psychologue en milieu scolaire, entre autres emplois. J'avais une vie confortable dans mon pays. Mes parents sont scolarisés, mais mes grands-parents étaient de condition plus modeste. Je suis reconnaissante pour les gens qui sont passés avant moi, les batailles qu'ils ont menées et ceux qui ont fait l'indépendance d'Haïti en 1804.

Mes débuts au Québec

Je suis arrivée à Québec pour étudier à l'Université Laval. C'était en août. J'étais chanceuse, il faisait chaud ! Québec est une belle ville, mais je travaillais tellement, que ma vie se déroulait surtout sur le campus. Ça m'a pris du temps pour découvrir le reste de la ville... J'avais la chance d'avoir une amie haïtienne qui était déjà là, et elle s'est beaucoup occupée de moi. J'ai aussi eu des liens avec une association haïtienne, ce qui m'a aidée à m'acclimater. Aussi, dans ma cohorte, composée d'étudiants d'origine québécoise, on n'était pas nombreux, alors on est devenus proches.

Les difficultés ? C'était de m'organiser, d'assimiler beaucoup d'apprentissages, aussi banals que de savoir comment m'habiller pour être confortable, mais aussi décoder les normes sociales pour savoir ce qui se fait ou non. Je suis arrivée adulte avec ma personnalité bien ancrée, alors la question était comment demeurer moi-même dans ce nouveau milieu de vie.

Le premier hiver a été mémorable, mais c'est la première fois que je suis tombée sur la glace qui le fut davantage. J'étais toute excitée

d'annoncer ça à mes amis. Hey ! ma première chute sur la glace ! On en a beaucoup ri. Ils m'ont dit que j'ai bien fait ça !

Ce qui m'a frappé le plus par rapport au regard des autres, surtout à Québec où il y a moins de diversité, c'est qu'on ne me regardait pas pour qui j'étais, mais parce que j'étais Noire. Bon au début, moi aussi je trouvais les autres bizarres, différents. Mais je me suis habituée. Ce qui me dérangeait, c'est qu'au bout de plusieurs années, certaines personnes n'ont pas dépassé cette étape. Par exemple, des gens que je côtoyais depuis plus de quatre ans ne me voyaient que comme Haïtienne. La conversation ne tournait qu'autour de ce que je faisais en Haïti, ce que je mangeais, comme je vivais là-bas. J'aime bien parler de mon pays d'origine, mais passons à autre chose !

Ma vie ici

Cela fait six ans que je vis à Montréal, je me suis installée dans Côte-des-Neiges. J'y suis chez moi. J'ai mon statut de résidente permanente. De plus, j'ai déjà de la famille ici, des tantes, des oncles, des cousins. Mon conjoint est venu me rejoindre peu après mon arrivée au Québec. Il a étudié ici et a un travail. Ça aide à s'enraciner. Par ailleurs, j'ai des liens avec la communauté haïtienne d'ici. Ma recherche porte sur les familles haïtiennes et j'ai aussi un projet de recherche sur les jeunes de Montréal-Nord.

M'intégrer à la société québécoise ? Je ne vois pas les choses sous cet angle. La question est plutôt de savoir comment je fonctionne à l'intérieur de cette société. Mon identité est haïtienne, et quand je retourne en Haïti en voyage, je redeviens haïtienne. Quand je suis ici, je suis plus réservée, parce que les codes sociaux sont différents.

Et demain ?...

Haïti me manque, ça c'est sûr. Je sais qu'il y a beaucoup d'Haïtiens ici qui sont surqualifiés et n'occupent pas des emplois dans leur domaine. Si je ne trouvais pas de travail à la hauteur de mes compétences, alors j'envisagerais retourner en Haïti. Mais je vous dirais que oui, un jour je retournerai chez moi. ■

Plus de 17 000 réfugiés à Montréal

Centre de Bogota

PAR OLIVIER JESPERE

Ils sont plusieurs à avoir dû quitter la Colombie à cause des conflits armés et du contrôle paramilitaire dès les années 1950. Aujourd'hui, la communauté se concentre surtout à Côte-des-Neiges. Leur principale difficulté, l'intégration au travail.

Enoin Humanez-Blanquicett est arrivé avec le statut de réfugié au Canada en 2002. Touché de près par l'intégration de la communauté colombienne à Montréal, il en a fait le l'objet d'un doctorat. Comme lui, ils sont plus de 20 000 à avoir choisi la province pour recommencer une nouvelle vie.

Aujourd'hui, ils sont 67 % de Colombiens à être établis au Québec, selon LatinArte, un organisme culturel qui fait la promotion des artistes montréalais d'origine latino-américaine. Ce qui représente environ 1 % de la population montréalaise.

Une grande partie des Colombiens, arrivés avec le statut de réfugiés au Canada, se sont installés à Montréal pour les possibilités d'emplois. Avant, certains comme M. Humanez-Blanquicett ont dû déménager. « J'ai fait partie de la vague d'immigrants de 1980 à 2011. Je suis d'abord arrivé à Sherbrooke en 2002. D'autres sont allés à Victoriaville, Trois-Rivières et même Jonquière. Ensuite nous avons été relocalisés vers Montréal », précise-t-il.

De 1997 à 2012, ils sont environ 14 000 à avoir obtenu le statut de réfugiés au Canada. À cette époque, la Colombie était en pourparler de paix avec les Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC). Ce dernier s'est soldé par un échec permettant uniquement aux militaires et aux FARC de reprendre des forces.

Actuellement, la communauté colombienne est dispersée dans plusieurs arrondissements de la ville de Montréal dont une majorité dans l'arrondissement Côte-des-Neiges, Montréal-Nord et L'Île-des-Sœurs. Certains nouveaux arrivants, comme M. Humanez-Blanquicett, n'arrivent pas tout de suite à Montréal, mais à Sherbrooke. Ils sont ensuite redirigés pour les études et emplois par des programmes humanitaires.

Les mêmes valeurs, pas le même avenir

La Colombie est l'un des pays avec le plus fort taux d'immigrants en Amérique du Sud, après les Mexicains. La population s'installe

dans presque tous les pays développés. « Ces Colombiens développent leur communauté à l'étranger et ils deviennent une diaspora pour les autres qui sont restés en Colombie », explique Enoin Humanez-Blanquicett.

Sur les 48 millions d'habitants en Colombie, ils sont deux millions à décider de quitter leur pays, selon le doctorant. Cependant, l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés, estime plutôt qu'il y a plus de cinq millions de réfugiés de guerre et que ces derniers ne vont pas que dans les pays développés, mais aussi à Bogota ou en région.

L'avenir n'est cependant pas si rose pour tous les Colombiens qui s'installent au Québec. Lorsqu'ils viennent ici, certains d'entre eux, ayant le statut de réfugié de guerre, espèrent trouver du travail rapidement. Or, ils sont souvent désillusionnés. « Prenez l'exemple des sans diplômes, pour eux, il est facile d'avoir un avenir en arrivant au Québec grâce aux formations collégiales. Par contre, pour ceux qui possèdent déjà des diplômes, il est très difficile de s'intégrer sur le marché », avoue le doctorant. Souvent surqualifiés, au moment de l'embauche, c'est leur maîtrise de la langue française qui pose le plus de problèmes, les empêchant de trouver un emploi stable.

« L'intégration de notre communauté est relativement facile au Québec lorsqu'il s'agit du niveau social, car nous avons les mêmes valeurs. Nous sommes en majorité catholique et nous avons le sens de la démocratie comme l'égalité entre les hommes et les femmes », ajoute Enoin Humanez-Blanquicett.

La communauté colombienne présente au pays conserve cependant des liens très forts entre eux. C'est pour cela que plusieurs associations apparaissent comme l'association des Colombiens en Estrie qui a pour but de faciliter l'intégration des nouveaux arrivants colombiens. Selon M. Humanez-Blanquicett, il s'agit de l'association qui aide le plus les réfugiés pour le réseautage et qui facilite l'intégration de la communauté.

Enoin Humanez-Blanquicett se voit donc finir son doctorat en science de l'éducation à l'UQAM pour retourner ensuite dans son pays, pour y devenir enseignant. Il dit d'ailleurs avoir envoyé des curriculum vitae partout à Montréal, sans avoir eu de réponses. ■



Duffay Romano

De Bogota à Brossard

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND

Comme modèle d'intégration réussie, il n'a pas fallu chercher loin. Duffay Romano, chef des opérations et des ressources humaines, ici à L'itinéraire, a quitté sa Colombie avec mari et enfants dans l'espoir d'une vie meilleure. Pari gagné pour cette diplômée en économie et gestionnaire de carrière, qui avoue toutefois que la partie n'a pas été facile.

Mon pays d'origine

Ma sœur s'était déjà installée au Québec. Elle me disait combien la vie était stable ici, comment des programmes du gouvernement pouvaient nous aider à nous établir. Je ne voulais pas partir, mais mon mari et moi avons décidé de quitter Bogota pour offrir un avenir meilleur à nos enfants. Les études en Colombie sont très chères et il nous aurait été difficile de leur payer une école bilingue, comme nous le souhaitons. C'est pour eux que nous avons fait le saut. Le processus pour immigrer a pris deux ans. Pendant ce temps, je me suis renseignée, j'ai planifié et on a mis autant d'argent de côté que l'on pouvait (ce qui n'était pas une fortune). Nous avons quitté Bogota en 2009.

Partir a été difficile. Ça été un gros deuil. La famille est une valeur très forte en Colombie. Alors laisser ma mère, les miens, a été très déchirant.

Mes débuts au Québec

Je ne parlais que quelques mots de français quand je suis arrivée et à peine l'anglais. Nous avons eu des cours de francisation, et au bout de six mois d'apprentissage, j'ai commencé à me débrouiller en français. Bien sûr, j'avais ma sœur et des membres de la communauté colombienne à Brossard, où nous nous sommes installés, qui nous ont aidés, comme pour l'inscription des enfants à l'école par exemple, mais ça a été dur dans les premiers temps. Quand on allait à l'épicerie, il fallait examiner tous les produits dans les allées pour trouver ce dont on avait besoin.

Parmi les Québécois qui nous ont appuyés, il y avait l'administrateur de notre immeuble qui a eu le souci de venir nous voir avec sa fille, qui parlait espagnol, pour faciliter la communication. C'était un geste d'accueil que nous avons beaucoup apprécié.

Par ailleurs, nous avons aussi une amie québécoise, Diane Rufiange, qui s'est souciée de nous dès notre arrivée et, avec le temps, est devenue « la grand-mère québécoise » de mes enfants. Je lui en suis bien reconnaissante !

J'ai fait une Attestation d'études collégiales en comptabilité, pour connaître les rouages et les procédures dans le domaine au Québec, et mon mari a terminé ses études ici. Nous avons tous les deux trouvé un emploi. Lors de l'entrevue pour un poste de tenue de livres dans une entreprise de construction, j'étais bien stressée, car je n'avais pas assez de vocabulaire pour faire valoir mon professionnalisme. Mais j'ai eu le poste et j'ai beaucoup appris le temps que j'y ai été. Mais, mon poste a été coupé au bout de neuf mois.

Ma vie ici

Quand j'ai perdu mon emploi, j'ai appelé mon prof d'AEC qui a fait le lien avec L'itinéraire. Avant l'entrevue, j'ai visité le site et tout lu sur l'organisme. J'étais vraiment emballée. J'ai décroché le poste, d'abord comme technicienne en comptabilité, puis j'ai gravi les échelons. J'ai eu du coaching et je suis très bien appuyée par l'équipe de gestion.

Entretemps, mes enfants, qui ont maintenant 17 et 10 ans, sont devenus trilingues. C'est un gros avantage pour eux. Pour nous, il était aussi important qu'ils ne perdent pas leur espagnol.

Quant à la communauté colombienne, j'ai beaucoup d'amis avec qui nous soupçons, célébrons des anniversaires, etc. Et nous avons une page Facebook « *Solidaridad Colombiana en Canadá* » qui nous relie. Elle m'a été utile pour organiser de l'aide pour une famille de réfugiés colombiens qui est arrivée ici avec rien. On les a meublés et habillés. Il est important de s'entraider et c'est une belle réussite pour notre communauté.

Et demain ?...

Notre vie est ici maintenant, et j'aime beaucoup le Québec. Ironiquement, ce n'est pas l'hiver que je trouve dur, mais la canicule de l'été ! À Bogota, il fait assez frais.

Si j'ai le mal du pays ? Parfois, oui. Mais c'est ça être immigrant : on n'est pas d'ici et on n'est plus de là. Repartir un jour ? Non. Mes enfants ne voudraient pas retourner vivre en Colombie. Et puis, j'aime mon travail et j'aime le Québec, j'ai envie d'être ici. Je suis heureuse d'être ici. ■



Le quartier chinois de Montréal, 1966

Aux origines du « quartier chinois »

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Il faut remonter aux années 1860, l'époque d'arrivée des premiers immigrants chinois au Canada, pour comprendre comment s'est organisée la communauté à Montréal. Venant en grande partie de la Colombie-Britannique et de la Chine du Sud, ces nouveaux arrivants étaient majoritairement Cantonnais avant de s'établir dans la ville.

L'appellation « quartier chinois » désigne aujourd'hui le quadrilatère délimité par l'avenue Viger, les boulevards Saint-Laurent et René-Lévesque et la rue Saint-Urbain, et est traversé par la rue piétonnière De La Gauchetière. C'est dans ce quartier que les premiers Chinois ont ouvert leurs petits commerces, restaurants ou épiceries fines. Arrivés en 1848, avec la ruée vers l'or en Californie, ils ont d'abord travaillé en Colombie-Britannique dans les mines. Mais ils ont fait l'objet d'un racisme virulent. Ce qui a donné lieu à la création d'une commission d'enquête sur l'immigration chinoise par le gouvernement fédéral, en 1885, avec l'application d'une taxe d'entrée de 50 \$ imposée aux nouveaux arrivants.

Une décennie plus tard, ces 15 000 ouvriers cantonnais sont rendus dans l'Ouest pour construire le chemin de fer. Et, si l'on en croit l'hypothèse du Réseau de diffusion des archives du Québec, c'est à cette époque, lors de la construction du dernier tronçon du Canadien Pacifique en Colombie-Britannique, que le pâtre chinois représentait l'ordinaire des travailleurs puisque ces aliments de base étaient soit en abondance, soit peu coûteux.

Une époque complexe

Difficile cependant de savoir à quand remonte l'installation du premier immigrant chinois à Montréal. Selon les archives de la ville, c'est Jos Song Long qui ouvre la première buanderie chinoise située au coin des rues Craig (Saint-Antoine) et Jeanne-Mance en 1877.

L'immigration chinoise s'intensifie dans la ville à partir de 1901 avec la création de plusieurs autres buanderies. Ce dernier marché étant saturé, c'est à ce moment-là que les Chinois décident d'ouvrir des restaurants. Le premier est cantonnais et ouvre sur la rue De la Gauchetière, entre Saint-Laurent et Côté.

C'est aussi l'époque où certains médias québécois n'hésitent pas à propager des idées discriminatoires à l'encontre de cette immigration chinoise perçue comme un « réel danger » pour l'identité montréalaise. Ce qui motive l'administration municipale à imposer une taxe

annuelle de 50 \$ pour les buanderies, soit le même prix qu'un restaurant de première classe. Précisons que ce montant représentait, à l'époque, quatre mois de travail pour un immigrant chinois.

La plupart des commerçants décident de ne pas payer et adressent une pétition au maire dans laquelle ils affirment « avoir moins de droits que les Noirs montréalais et que le seul but de cette taxe est de les chasser » de la ville. Ceci donne lieu à un procès, en 1900, pour plusieurs d'entre eux.

Les années passent et les commerces, buanderies, restaurants se multiplient dans le secteur. En 1911 naît ainsi le Chinatown comprenant un peu plus de 1300 personnes. Au début des années 1960, le quadrilatère où résidait et travaillait la communauté se trouvait entre la rue Jeanne-Mance, le boulevard Saint-Laurent, la rue Vitré (Viger) et le boulevard Dorchester (René-Lévesque). Le secteur se rétrécit durant les décennies 1970 et 1980 en raison de la construction du complexe Guy-Favreau et de l'autoroute Ville-Marie. De nos jours, la majorité de la population d'origine chinoise vit dans la banlieue montréalaise.

Sino-Québécois

Aujourd'hui, ils sont plus de 100 000 au Québec, soit presque autant que les Maghrébins, les Latinos, les Haïtiens ou les Vietnamiens. Si bien qu'il reste encore complexe de trouver des personnalités qui représentent ou inspirent la communauté au Québec. Or, ce n'est pas qu'ils n'existent pas, simplement qu'ils semblent isolés.

Un confinement qui s'explique notamment par les lois fédérales et municipales rudes imposant des taxes d'entrée, mais aussi par des interdictions comme celle de 1923, prohibant les réunifications familiales par la Loi fédérale de l'immigration chinoise, créant ainsi des communautés ne se sentant pas chez elles, au Québec comme au Canada.

La grande majorité de la communauté chinoise non catholique s'est structurée en partie parce qu'elle était exclue des écoles catholiques francophones. C'est la raison pour laquelle les Chinois se sont greffés aux communautés anglophones.

En vingt ans, la perception de la communauté chinoise au Québec a évolué. D'une part parce que la Chine est devenue l'un des principaux partenaires commerciaux du Québec, mais aussi parce que l'intérêt des Québécois envers l'adoption internationale a augmenté : en 2012, plus de 10 000 enfants adoptés par des personnes domiciliées au Québec étaient originaires de la Chine. ■



Zhihua Feng

Dépanneur 365 jours par année depuis 16 ans

PAR SIMON POSNIC

Zhihua Feng, sa femme et son fils de 9 ans ont quitté la Chine pour le Canada en 2000. Ils ont rapidement repris le dépanneur Christine, à l'angle des rues Saint-Zotique et Drolet. Ils vivent à l'étage, travaillent dans le magasin chaque jour, de 8 à 23 heures, et n'ont pas pris un seul jour de congé en 16 ans.

Mon pays d'origine

Nous sommes arrivés au Canada en 2000. Nous vivions à Nanjing, une ville de 8 millions d'habitants, pas très loin de Shanghai. J'y ai vécu 12 ans, c'est là que ma femme Yaqin Zhang et moi nous sommes mariés et avons eu notre premier enfant. Nous travaillions dans la même entreprise, une grosse compagnie de 40 000 employés. J'étais ingénieur chimiste et j'avais une très bonne situation, mais je voulais juste changer de vie.

J'ai lu dans le journal qu'il y avait possibilité d'immigrer au Canada et ça m'a intéressé. J'ai fait les démarches auprès de l'ambassade du Canada à Hong Kong et dix mois après, nous avons reçu nos visas.

Mes débuts au Québec

Nous ne connaissions personne au Canada. Nous sommes arrivés à Toronto, parce que nous avons vu qu'il y avait une grosse communauté chinoise là-bas. Mais je n'y suis resté que quatre jours parce que j'ai vu qu'au Québec, le gouvernement donnait 500 \$ par mois aux nouveaux arrivants s'ils suivaient un programme pour apprendre le français. En arrivant à Montréal, j'ai commencé à travailler pour un dépanneur qui avait besoin de quelqu'un pour s'occuper du magasin le soir et faire les livraisons. Après deux mois, le commerçant voulait vendre. Même si j'apprenais le français, ce n'était pas facile pour moi de trouver du travail, alors je me suis dit que c'était une bonne opportunité. J'ai acheté le dépanneur avec les économies que j'avais faites en Chine, puis ma femme et mon fils m'ont rejoint. C'est comme ça que notre vie a commencé à Montréal.

Tout était différent ici. Au début on trouvait qu'il faisait très froid par rapport à là où nous habitons en Chine, mais on s'est habitué, et l'été c'est parfait ! L'ancien propriétaire m'avait expliqué comment fonctionnait la boutique, mais quand je me suis retrouvé seul, j'ai eu des difficultés au début, surtout pour passer les commandes au téléphone, parce que je ne parlais pas bien français. En Chine, j'avais un très bon emploi alors des fois, j'étais un peu déprimé de travailler dans un dépanneur. Les journées étaient très longues. Mais après six mois, j'ai oublié ma vie d'avant.

Ma vie ici

Vu que je travaille tout le temps ici, je connais avant tout le Québec à travers mes clients. J'aime beaucoup les gens ici, ils sont très polis, toujours très aimables avec moi. Je suis le hockey et le soccer. En dehors de mes clients, j'ai quelques amis chinois qui ont aussi des dépanneurs. Je sais qu'il y a une grosse communauté chinoise à Montréal, des associations et des regroupements, mais je n'ai pas le temps pour ça.

Ma femme a la citoyenneté canadienne aujourd'hui, mais moi je ne l'ai pas demandée, parce que j'aurais perdu ma nationalité chinoise. Je ne voulais pas ça car un jour, je retournerai en Chine.

Et demain ?...

Je ne me plains pas ici, mais ma vie sera meilleure en Chine. J'ai grandi là-bas, j'ai travaillé là-bas, toute ma famille est là-bas. J'ai 50 ans, j'espère pouvoir retourner vivre en Chine dans 5 ans pour ma retraite, dans ma maison à Nanjing, auprès de ma mère qui a 82 ans. Je n'aurai plus besoin de travailler. Mon fils a déjà 25 ans, il va bientôt terminer ses études d'ingénieur, et il préférera sûrement rester au Québec. Ma fille est née ici en 2004, dans 5 ans elle aura bien grandi et devrait aussi être capable de se débrouiller toute seule ici. ■



Arc de Triomphe à Chisinau

La plupart de la population s'expatrie

PAR OLIVIER JESPERE

La communauté moldave prend de plus en plus d'ampleur à Montréal depuis 2008. Avant, il était rare de voir plus de 500 immigrants chaque année venus de ce petit pays d'Europe de l'Est.

Ce sont principalement des jeunes familles traditionnelles (mère, père et un ou deux enfants), avec des diplômés d'études universitaires qui s'installent ici. Les Moldaves représentent aujourd'hui environ 0,5 % de la population montréalaise.

La Moldavie, c'est l'un des plus petits pays d'Europe et le moins stable sur le plan économique de surcroît. De plus, affectés en 2012 par la crise économique de l'Union européenne et une sécheresse estivale exceptionnelle, beaucoup de citoyens ont décidé de partir.

Selon la Communauté moldave du Québec (CMQ), un organisme regroupant des immigrants de Moldavie, plus de 500 Moldaves par année sont venus s'établir au Québec entre 2003 et 2008.

Depuis, ce chiffre a doublé. Aujourd'hui, selon les calculs de la CMQ, 5000 à 7000 Moldaves résident au Québec. Montréal est la ville de prédilection pour les Moldaves, car la plupart des organismes qui les concernent s'y trouvent comme l'Association des femmes moldaves (AFMQ).

Si l'on compare avec l'ensemble des nouveaux résidents permanents, toutes origines confondues, arrivés entre 1997 et 2002, 86% résidaient dans le grand Montréal, selon Amélie Billette diplômée de l'Institut national de recherche scientifique.

La Moldavie dépend de sa diaspora pour survivre selon la chroniqueuse Diane Santerre, c'est presque le seul lien qu'ils ont avec leur pays d'origine. Depuis son indépendance, la République de Moldavie et ses citoyens font partie de la francophonie et étendent cette culture. Ce qui pourrait expliquer qu'ils choisissent de s'installer au Québec.

Une immigration forcée

Le quart de la population active moldave vit à l'étranger. Les transferts d'argent des expatriés représentent 25 % de son PIB, la plupart des transferts proviennent de Russie, d'Italie et du Canada. C'est presque un million de citoyens de la Moldavie qui sont partis à l'étranger, de façon temporaire ou permanente.

Contrairement à l'immigration des Moldaves dans les pays européens, le plus souvent une migration illégale, au Canada, leur acceptation est basée sur un processus de sélection rigoureux.

Depuis la crise mondiale de 2008, le nombre de nouveaux arrivants moldaves en Europe a diminué, tandis qu'au Canada et surtout au Québec, il a augmenté sensiblement.

Lorsque l'on rapporte ces 7000 Moldaves au nombre total d'immigrants au Québec en 2009, qui s'élève à 33 185 selon Statistique Canada, la Moldavie représente presque un quart de ce chiffre. En 2001, il y avait 80 % de la population de Moldavie qui résidait dans l'une des trois métropoles canadiennes : Toronto, Montréal et Vancouver.

Qui sont les Moldaves à Montréal ?

Les profils socioprofessionnels des différentes générations d'immigrants ont évolué entre les quatre grandes vagues d'immigration canadienne. Ce qui explique une évolution dans leur but d'immigration, qui avait plus rapport avec la terre à l'époque de la première vague.

En 1899, suite à l'éclatement de l'URSS, cette vague russe s'est d'abord dirigée en Saskatchewan et en Colombie-Britannique où le gouvernement leur offrait des terres et les exemptait du service militaire à cause de leur religion.

Une autre vague, composée de Russes juifs, a dû fuir une forme d'antisémitisme qui se perpétue toujours en ex-URSS. C'est l'une des raisons qui expliquent le nombre important d'immigrants juifs en provenance de l'ancienne Union soviétique au Canada. Depuis, l'immigration des Russes au Canada a évolué et ce sont des personnes diplômées et compétentes professionnellement qui veulent s'installer.

Les immigrants et les communautés moldaves font ce qu'ils peuvent pour favoriser leur intégration naturelle au Canada et surtout au Québec. Par contre, ils estiment primordial de préserver leurs valeurs ainsi que leur patrimoine.

Une majorité des Moldaves venus vivre à Montréal se concentrent dans le centre-Est de l'île, dans les arrondissements d'Outremont et de Ville-Marie. Plusieurs organismes moldaves se situent d'ailleurs dans ces quartiers.

Selon Ala Mîndicanu, la présidente de la CMQ, il faut « *contribuer à l'intégration efficace de ses membres dans la société canadienne qui nous a accueillis à bras ouverts* », et c'est pourquoi, à la base, elle a créé cet organisme. La communauté célèbre ainsi sa spécificité par divers concerts et activités culturelles, ce qui facilite et accélère son intégration au Québec. ■



Aliona tient la chemise traditionnelle de la Moldavie, nommée « ia », le rouge représentant l'amour et le blanc l'espoir.

Aliona Munteanu

Célèbre en Moldavie, anonyme au Québec

PAR SIMON POSNIC

Aliona Munteanu est née en Moldavie, et a étudié en Roumanie où elle est devenue une comédienne très célèbre. Par amour, elle a tout quitté du jour au lendemain pour rejoindre le Canada. Aujourd'hui, à 32 ans, elle enseigne l'art dramatique et est beaucoup moins connue en tant qu'artiste, mais elle s'épanouit pleinement dans sa nouvelle vie québécoise.

Mon pays d'origine

J'ai habité 15 ans en Moldavie où je suis née. C'est un pays pauvre où il était très difficile de faire du théâtre et de gagner sa vie en tant qu'artiste. Beaucoup de gens ont quitté la Moldavie. Dans les rues, on voit des personnes âgées et des enfants, mais peu de jeunes. Les gens ne sourient pas, mais c'est peut-être parce qu'ils n'ont rien à manger, pas de travail. Les gens sont extraordinaires mais la vie est dure. Malheureusement, beaucoup partent en Europe ou ailleurs pour faire des études ou chercher du travail. Je ne connais pas une famille qui n'a pas un parent, un frère ou une sœur qui ont quitté le pays pour améliorer leur sort.

J'ai quitté la Moldavie pour faire mes études en Roumanie. J'ai eu un baccalauréat en art dramatique, et je suis devenue très connue après avoir participé à l'émission *Dancing With the Stars* en 2006. Après ça j'ai fait un film pour lequel j'ai été nommée meilleure comédienne. Tout le monde me reconnaissait dans la rue.

Je suis tombée en amour avec un Québécois d'origine roumaine et c'est lui qui m'a fait découvrir le Canada. C'est grâce à lui que j'ai immigré. Je ne pensais jamais venir vivre ici car j'étais bien chez moi. Ça a été vraiment difficile de me détacher de mes amis et de ma famille, et de tout recommencer à zéro. Aujourd'hui nous ne sommes plus ensemble, mais ne regrette pas d'être venue.

Mes débuts au Québec

En fait, j'ai passé mes premiers mois au Canada à Toronto, mais je n'ai jamais pu trouver ma place. J'étais effrayée, tout le monde parlait en anglais et le choc a été très grand, car j'étais très connue en Roumanie.

J'ai visité Montréal en décembre 2008, et j'ai adoré ça. C'est beau, tu peux voir des pièces de théâtre, des concerts, des films, des festivals.

Tu peux manger de la cuisine indienne, chinoise, québécoise, russe... Les gens se respectent, ils sont relax, calmes, souriants. Je me suis dit que ma place était à Montréal.

J'ai créé ma famille du Québec quand j'ai rencontré la communauté roumaine et moldave à Montréal. On fête Noël ensemble, mais à notre façon. On fait ça entre nous, avec la nourriture traditionnelle de chez nous, habillés avec les tenues traditionnelles. On se voit souvent, on fait plein d'activités. C'est important de ne pas oublier ses origines. Ça m'a permis de me faire connaître et de décrocher des contrats.

J'ai participé à des pièces de théâtre, j'ai fait un spectacle de marionnettes pour enfants, j'ai fait beaucoup de bénévolat, ça m'a aidé à ne pas laisser mes projets artistiques de côté et à progresser en français en même temps. Trois mois après avoir commencé à apprendre le français, je travaillais déjà dans une école pour organiser des activités parascolaires. Pour rester dans le milieu du théâtre, j'ai décidé de l'enseigner. Je fais actuellement une maîtrise en art dramatique, et ça me plait beaucoup.

Grâce à mes racines étrangères, j'ai obtenu tous mes rôles à cause mon accent. Je parle très bien le français mais je ne peux pas vraiment avoir un rôle de vraie québécoise.

Oui ça a été difficile de tout recommencer à zéro, d'apprendre le français, de retourner aux études. Mais j'adore le Québec et j'ai trouvé ma place à Montréal.

Et demain ?...

Mon pays me manque beaucoup. On dirait que même le soleil et l'air sont différents. Je retournerai toujours visiter mes parents, qui souffrent énormément de l'absence de leur fille unique. Quand ma mère est venue me voir l'année passée, elle a compris pourquoi je restais au Québec. J'ai déjà acheté une maison, je commence à bien m'implanter professionnellement... Je suis triste de dire ça, mais sincèrement, je ne me vois pas retourner vivre en Moldavie où il n'y a pas de futur pour moi. Je reste ici ! Mais je sais que dans la vie, on peut avoir plus qu'une maison. ■

La diversité au quotidien

Manuelle et Youssef

PAR ALEXANDRA GUELLI

Si pour certains, les couples interculturels sont devenus quasi ordinaires à observer, pour d'autres, des interrogations persistent. C'est pour tenter d'y répondre qu'est né *Aime comme Montréal*, un projet photographique intégré à la programmation officielle des festivités autour du 375^e anniversaire de la ville.

Manuelle Alix-Surprenant et Youssef Shoufan sont ensemble depuis cinq ans. À les voir se regarder ou discuter, il n'y a pas de doute : ils forment un couple riche de cultures où règnent l'échange et le partage. Leur histoire est pourtant parsemée de ce que l'on nomme aujourd'hui, la diversité culturelle. Manuelle est née en Corée du Sud, a été adoptée à l'âge de huit mois et a grandi à Saint-Jean-sur-Richelieu avant de s'installer à Montréal à l'âge de 16 ans. Youssef, lui, est né à Damas, dans une Syrie qui, à elle seule, représente un carrefour entre les civilisations occidentales et orientales, avant d'arriver à Montréal en 1994 avec sa famille, alors qu'il n'avait que sept ans.

Quand ils se sont connus, ils étaient tous les deux en quête de leur identité et cherchaient, par la mise en place de différents projets, à mieux comprendre d'où ils venaient. « *Au moment où l'on s'est rencontré, raconte Manuelle, je cherchais à mieux définir qui j'étais, par rapport à mon histoire personnelle liée à l'adoption internationale.* » Quant à Youssef, à ce moment-là, le conflit syrien éclatait et il lui semblait important de s'impliquer autrement, de se sentir actif et de prendre part au chamboulement que vivait (et vit encore) son pays natal.

Ils ont donc utilisé cette recherche identitaire pour créer des projets inspirants et novateurs. Qu'il s'agisse de l'organisme l'Hybridé, offrant des activités et services pour les adoptés à l'international pour Manuelle ou bien de *Syrian Eyes of the World*, rendant hommage à la mosaïque culturelle syrienne par l'art, porté par Youssef.

S'aimer et partager

Leur relation s'est teintée de ce besoin de vivre leur diversité au quotidien et d'en parler sans aucune gêne. Et ce, qu'il s'agisse de leur couple,

de leur famille, de leurs projets, de leur culture respective ou même, de ce qu'ils mangent, lisent et des personnes qu'ils rencontrent.

Des débats sur leurs origines, ils en ont eu plusieurs. Des quiproquos, quelques-uns, mais pas de ceux qui provoquent un réel malaise quand on les évoque. Plutôt de ceux qui font rire aux éclats. « *Le fameux geste avec les mains qui signifie dans sa culture comment ça va que je ne comprenais pas* » se souvient Manuelle. Puis, au-delà des désaccords, il y a les discussions importantes qui permettent d'avancer à deux sur le même chemin.

L'une d'entre elle concerne l'héritage à léguer à leurs enfants. Après un voyage ensemble en Corée du Sud, Youssef a pu rencontrer la famille biologique de Manuelle. Un moment qui a pu sceller la réflexion identitaire. « *Même si on n'est pas beaucoup en contact avec eux, ils seront liés de sang avec nos futurs enfants. C'est quand même important de savoir minimalement qui ils sont pour qu'on puisse répondre aux interrogations possibles des enfants* », explique-t-il.

Et, pour démontrer à quel point cette expérience était importante, le couple a même créé un blogue du nom de 8008 km. En ligne, ils ont tous les deux partagé leurs interrogations, anecdotes de voyages, mais aussi leurs découvertes l'un sur l'autre. Une opportunité unique de parler de leurs origines dans le seul et unique but de les partager.

Quant à la question de leur rapport à l'identité québécoise, l'un et l'autre ont appris à composer avec. Si avant, Manuelle se sentait quasi torturée par cette question identitaire, aujourd'hui, elle se permet avec aisance de conjuguer son identité au pluriel. « *Un jour, je vais me sentir Québécoise et un autre, Coréenne. Parfois, Québécoise-Coréenne et le jour d'après, Montréalaise. Puis, je vis très bien avec la variété de ces réponses-là* », confie-t-elle.

Pour sa part, Youssef reste plutôt pragmatique sur le besoin de montrer que la diversité relationnelle existe à Montréal. « *C'est comme la parité entre les hommes et les femmes, on ne devrait plus en parler. Il faudrait soit le faire, soit qu'on soit rendus réellement là. C'est un projet banal quand on y pense, mais peut-être que nous sommes dans un setting différent. Le cloisonnement culturel, tel qu'on le connaît, est voué à exister de moins en moins. Et c'est intéressant de voir à quel point les*

visages de l'avenir changeront aussi, en tout cas dans les métropoles comme Montréal », pense-t-il.

« Le métissage vient de plus en plus naturellement, c'est une tendance qui est croissante et pas uniquement à Montréal », pense Marie-Christine Ladouceur-Girard, instigatrice et réalisatrice de ce projet, inspirée aussi de son expérience personnelle en couple interculturel et interreligieux.

Au-delà des étiquettes

« On me posait beaucoup de questions sur les implications et les impacts de mon couple interculturel dans ma vie quotidienne. Il y avait aussi beaucoup de questions fondées sur des préjugés », raconte-t-elle en précisant l'importance de rendre public cet intérêt envers cet autre, conjoint ou même collègue, issu d'une autre culture ou pratiquant une autre religion.

En quittant la métropole, certains mélanges culturels peuvent cependant encore étonner, voire parfois déranger. Si les mots peuvent blesser, il en est de même pour les regards qui sont suffisamment éloquentes et empreints de dédain. « J'ai rencontré un Noir américain malentendant qui était en couple avec une Blanche. Ils me racontaient que lorsqu'ils allaient aux États-Unis, le regard racial était encore présent des deux côtés. Ils disaient par contre qu'à Montréal, ils se sentaient plutôt libérés de cette pression », raconte Marie-Christine Ladouceur-Girard.

« Peut-être aussi que quand les autres nous regardent ici, ils ne sont pas forcément capables d'identifier que c'est un Syrien et une Coréenne, mais plutôt que c'est de la diversité ensemble tandis que la différence se ressent sans doute bien plus quand il s'agit de couleur de peau », suppose Manuelle. Quant à Youssef, il affirme être « contre ces idées de percevoir une majorité ou une minorité culturelle », une idée qui devrait être inclusive et qui ne devrait plus se nommer aujourd'hui. « Il n'y a pas une culture ou une communauté qui est meilleure qu'une autre, enfin, cette mentalité ne devrait plus exister », conclut-il.

Aime comme Montréal rend hommage à l'amour, tel qui peut apparaître dans les rues de la ville, sans frontières culturelles ou religieuses.

En tout, ce sont 60 couples interculturels montréalais, composés de natifs, d'immigrants, de membres des communautés culturelles et des communautés autochtones, qui raconteront leur histoire à travers un photoreportage dévoilé dans un livre et une exposition, lesquels seront rendus publics en 2017 pour le 375^e anniversaire de Montréal. Les scènes photographiées sont quotidiennes, captées au fil des saisons et à travers les quartiers de Montréal. Derrière l'objectif se cachent deux photographes de talent, Jacques Nadeau (*Le Devoir*) et Mikael Theimer (*Portraits de Montréal*).

À l'heure où les sociétés cherchent à installer une diversité apaisée entre les différentes communautés, « c'est intéressant de s'inspirer des réflexions de ces couples sur le vivre ensemble, de comprendre comment ils vivent leur identité tout en allant dans la même direction. » Globalement, les couples rencontrés ont trouvé des compromis culturels ou religieux leur permettant de s'exprimer ouvertement à l'autre dans une société qui les habite.

Dépasser les idées reçues, s'éloigner des stéréotypes, mais aussi sensibiliser à travers la culture humaine, à travers le sentiment sans étiquette qu'est l'amour, c'est le vœu que fait ce projet. Certains participants souhaitent montrer les nuances de la diversité, décloisonner les cultures et le vivre ensemble quand d'autres souhaitent surtout préciser que malgré toutes les mésententes possibles, la culture ou même la religion, n'est pas un frein à une relation. Encore faut-il qu'elle soit abordée sans complexe. ■



« L'éducation, c'est l'avenir »

TEXTE PAR OLIVIER JESPERE
RECHERCHES PAR MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Le chanteur de reggae Tiken Jah Fakoly est l'un de ceux qui utilisent le micro pour valoriser l'éducation et dénoncer l'exploitation du continent africain. En nomination au Gala de l'Adisq, en 2011, parmi les artistes francophones s'étant les plus illustrés au Québec, l'artiste multiplie les prestations dans la province dès qu'il en a l'occasion. Rencontre avec celui qui tente d'éveiller les consciences par la musique.

Comment vos origines influencent-elles votre musique et vos engagements ?

Je suis d'origine ivoirienne et suis influencé par les cultures de l'Afrique de l'Ouest. Ma musique s'est inspirée de la chorale balafon, une mélodie africaine réalisée grâce à des instruments de percussions de la famille des idiophones [NDLR : L'idiophone est un instrument dont le son est produit par le matériau de l'instrument lui-même, lors d'un impact avec un accessoire extérieur, comme une baguette ou un élément interne à l'instrument]. La Guinée et le Mali représentent le berceau de cette musique, et de mon inspiration aussi.

Pourquoi avoir choisi le reggae comme style musical principal ?

C'est un style de musique qui éveille les consciences de ceux qui l'écoutent. C'est aussi une musique de combat, lyriquement parlant. J'ai choisi le reggae pour les instruments qui y sont utilisés, comme les percussions. Je pense que nous, les Africains, sommes un peuple qui doit se réveiller et nous avons besoin de messages forts comme il est fréquent d'en trouver dans le reggae. Au niveau de la Jamaïque par exemple, le reggae a eu beaucoup d'impact sur la conscience collective.

Dans le titre *Je dis non*, vous dites qu'il ne s'agit que d'une chanson et que cela ne changera pas nos vies. Jusqu'à quel point la musique peut-elle changer les choses ?

Lorsqu'elle agit sur les consciences, elle peut participer à l'éveil. Mais, cela dépend beaucoup de l'interprétation de celui qui écoute. La musique donne confiance, surtout le reggae. Chez nous, il n'y a pas de limites lorsqu'on écoute de la musique, on l'écoute à plein volume

pour faire passer le message. Dans les pays occidentaux, la plupart du temps il est interdit de faire jouer la musique trop fort (rires).

Vos revendications sont ancrées dans l'identité africaine. Vous adressez-vous à d'autres peuples ?

Je m'adresse aussi aux colonisateurs qui continuent d'extirper les ressources du continent. Je dois admettre que si je parle surtout au peuple africain, mes textes s'adressent à tout le monde. Encore une fois, le reggae est un style musical qui s'adresse à tous.

Vous croyez en la force de l'éducation. En plus de cela, quelles seraient les autres étapes pour que les peuples africains puissent s'épanouir ?

Je pense que l'éducation est la base. C'est elle qui va réveiller les Africains. Quand je chante, je souhaite participer à l'éveil des consciences, c'est pour cela que mes textes sont si engagés. Mais, l'instruction c'est encore plus fort, car elle permet de comprendre comment fonctionne le monde. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai créé un projet qui a permis la construction de plusieurs écoles primaires et collégiales au Mali, au Niger, au Burkina Faso et en Côte d'Ivoire. Nous sommes un peuple qui ne cesse d'être colonisé. L'éducation, c'est très important si on souhaite sortir de cet obscurantisme.

Vous avez pris plusieurs fois position sur des sujets de société comme la corruption. Pourquoi est-ce si important pour vous ?

La corruption est présente partout malheureusement. Elle ronge nos pays. C'est pour cela que j'ai décidé de parler de ce sujet pour que la population s'en rende compte et agisse. Je trouve que c'est un grand mal. Mais, je crois aussi que c'est au peuple et à l'Afrique d'écraser cette menace et de continuer à la combatte.

Vous dites dans une chanson que plus rien ne vous étonne. Pourquoi ?
Des pays riches en ressources se font souvent piller. Les habitants sont pauvres tandis que ceux qui sont puissants ne changent pas

Tiken Jah Fakoly sera en concert le 6 mai au Métropolis pour présenter son nouvel album, *Racines*, dans le cadre du 30^e anniversaire de Nuits d'Afrique.



pour autant les choses. En chantant *Plus rien ne m'étonne*, je souhaite que les gens prennent conscience de cela pour qu'il y ait du changement dans le monde qui va mal.

On a souvent la perception d'un continent africain en guerre. Quelle est votre vision de cette violence et de ces conflits dont on ne cesse de parler ?

Il faut que l'on obtienne l'indépendance intellectuelle. L'Afrique sera un continent d'avenir quand la situation se stabilisera. Quand tous les Africains sauront lire et écrire, le changement sera automatique. Il ne faut pas oublier que nous avons des richesses qui sont nombreuses. C'est pour cela que je garde espoir.

Quels sont vos liens avec Montréal, le Québec et le Canada ?

La première fois que je suis venu à Montréal, c'était en 2000. Depuis, j'y reviens aux deux ou trois ans, à Montréal, à Québec ou même à Ottawa. J'ai de bons rapports avec le Canada. Il y a des gens qui apprécient ma musique et surtout mon combat. C'est pour cela que je suis content de revenir à chaque fois.

Quels sont, selon vous, les points faibles du monde occidental ?

Il y a un certain égoïsme dans les pays occidentaux. Même au Canada ou aux États-Unis, il y a beaucoup d'injustices. Des entreprises privées prennent les richesses de pays pauvres dits « du tiers monde ». Plusieurs entreprises occidentales exploitent et s'accaparent l'or et les diamants sur le continent africain alors même qu'ils sont incapables de construire des hôpitaux sur place. Comme s'ils n'arrivaient pas à prendre en considération la population locale. Le point faible de l'Occident, c'est qu'il se considère comme plus fort et qu'il pense qu'il peut s'accorder tous les droits notamment parce qu'il est plus armé.

Qu'en est-il de la situation du continent africain sur le plan alimentaire ?

Il y a un objectif qui est d'atteindre l'autosuffisance. Nous pourrions, par exemple, aider les populations des pays extérieurs comme la Chine ou l'Europe en produisant de la nourriture biologique. Il y a un gros travail à faire et c'est d'ailleurs pourquoi nous en parlons à nos concerts. Un exemple personnel, j'ai réussi à récolter 50 hectares de riz dans mon village.

Comment pouvons-nous préserver la sagesse et les connaissances des anciens tout en progressant dans l'ère moderne ?

Je crois qu'il faut discuter avec les anciens et s'en rapprocher. La génération d'aujourd'hui a tendance à s'en éloigner. Il faut que les jeunes profitent de leurs expériences. Je tente d'écouter beaucoup les vieilles personnes, elles me guident au quotidien dans mes combats, dans ma vie.

Quel monde devrions-nous laisser aux futures générations ?

Un monde en paix. Nos enfants devraient réussir à savoir ce que la paix signifie. Il y a trop de haine alors qu'il faudrait qu'on vive dans un monde rempli d'amour. Et pour y parvenir, il faut que nous y travaillions encore, tous ensemble. ■





INFO RAPSIM

PAR PIERRE GAUDREAU
COORDONNATEUR DU RAPSIM

PHOTO : Y DES FEMMES



Les Jardins du Y, un projet des logements sociaux pour femmes qui a eu l'aide de la SPLI, il y a 10 ans.

Lutte contre l'itinérance

10 millions \$ pour une approche globale

Le 22 mars dernier, le budget fédéral annonçait enfin l'augmentation du budget de sa *Stratégie de partenariats de lutte contre l'itinérance* (SPLI). Cette hausse, une première depuis 1999, est plus que la bienvenue.

L'hiver dernier, les ressources pour femmes et pour hommes ont eu très souvent des taux d'occupation dépassant 100 % de leur capacité d'accueil, alors que différents autres constats de situations d'itinérance croissante sont faits dans plusieurs quartiers de Montréal.

Pour Montréal, le budget de la SPLI est de près de 8 millions \$ par an et les fonds sont tous affectés jusqu'en 2019. Le budget fédéral a cependant ajouté des fonds de 4 millions \$ par an, pour 2016-2017 et 2017-2018. Des fonds résiduels de 2 millions s'ajoutent pour un total de 10 millions \$, un potentiel majeur d'actions à soutenir.

Des immobilisations essentielles

Depuis le budget fédéral, le RAPSIM demande que ces fonds soient investis rapidement dans les différentes actions nécessaires pour prévenir et réduire l'itinérance. Depuis deux ans, le gouvernement conservateur a imposé un virage vers le *Housing First* dans son soutien à la lutte contre l'itinérance, concentrant 65 % du budget dans cette forme d'action ciblée sur l'itinérance chronique qui exclut différentes interventions, particulièrement de prévention.

L'impact le plus important du recul entraîné par l'approche *Housing First* est la réduction du soutien aux immobilisations. Depuis 15 ans, c'est une moyenne de 60 % du budget qui a été affecté à ces investissements. Des organismes tels CACTUS et L'itinéraire ont pu acquérir un immeuble pour y déployer leur

action, de même que différents refuges, dont Projets Autochtones du Québec. Plus de 950 logements sociaux pour sans-abri, réalisés par une trentaine d'organismes, ont aussi eu une contribution de la SPLI pour se construire. Avec les fonds « tagués » vers le *Housing First*, c'est moins de 6 % du budget qui a été consacré aux immobilisations. Or des besoins majeurs sont toujours là.

Des interventions variées à soutenir

Le virage vers le *Housing First* a réduit ou totalement coupé le soutien de la SPLI à l'intervention menée dans plus de 50 organismes, notamment en travail de rue, soutien communautaire en logement social et aide alimentaire.

Comme le dit pourtant la *Politique nationale de lutte contre l'itinérance - Ensemble pour éviter la rue et en sortir*, le travail de prévention est pourtant essentiel, tout comme une diversité d'interventions.

Dans la foulée de la Politique en itinérance adoptée au Québec, le milieu communautaire, la ville et les différents ministères se sont donnés un plan d'action qui prévoit agir en santé, en réinsertion, en logement et en cohabitation.

En visite dans le métro de Montréal, le 6 avril, le Premier ministre Trudeau a précisé que le rôle du gouvernement fédéral était de servir de partenaire « *présent, actif pour pouvoir arriver avec le financement nécessaire. C'est les gens d'ici qui savent c'est quoi les priorités. Le gouvernement fédéral va répondre aux priorités locales* ». Cela s'applique aussi à lutte contre l'itinérance et au budget de la SPLI. Des centaines de groupes et d'individus, des élus de différents partis ont appuyé le RAPSIM pour que ces fonds soient ainsi affectés. À moins de surprise, cela n'est toujours pas réglé. ■

Pour en savoir plus, consultez le www.rapsim.org et notre page Facebook





Échanges culturels

La participation à la vie commune d'une société se déploie en de nombreuses facettes. S'intégrer à une communauté, c'est en comprendre la langue, les codes culturels, l'histoire, les normes morales ou le fonctionnement des institutions. Mais c'est aussi contribuer à la vie matérielle et économique. En fait, l'intégration passe en grande partie par le travail.

Ces derniers mois au Québec, on a beaucoup discuté de l'intégration au marché du travail des nouveaux arrivants. Des défis et des problèmes qu'elle représente, d'autant plus grands pour les réfugiés qui fuient un pays en guerre, comme les milliers de Syriens que nous avons accueillis ces derniers mois.

Laisser derrière soi ses biens matériels, ses proches voire des membres de sa famille pour arriver dans un pays qu'on ne connaît pas, qui diffère en tout du nôtre et qu'on n'a pas choisi constitue une expérience difficile à concevoir.

Tentons l'expérience

Regardez votre logement et tout ce qu'il contient : vos souvenirs de voyage, votre poisson rouge ou votre chat, les dessins et les photos de vos enfants sur les murs, vos livres et vos disques, ce fauteuil hérité de votre grand-mère ou votre collection de timbres... Imaginez que la région de Montréal se fait bombarder par l'aviation ennemie depuis des années et que nous vos voisins soient morts dans des combats de rue.

Craignant que votre logement soit la prochaine cible, vous fuyez avec votre famille pour vous retrouver dans un camp de réfugiés dans le Maine, disons. Vous n'apportez avec vous qu'un petit sac à dos, contenant l'essentiel et laissez derrière vous tout le reste. Pendant des mois, vous dormez sous une tente avec des dizaines d'autres Québécois, dans l'attente d'être accueillis dans votre nouveau pays.

Après de longues semaines sans avoir beaucoup d'informations, on vous apprend que vous monterez, le lendemain, dans un avion qui vous mènera au Caire, la mégapole égyptienne de plus de 15 millions d'habitants.

On vous trouve un logement, on vous donne un coup de main pour vous installer. Vous êtes étourdis par cette grande ville où il fait 40°C à l'ombre le midi, par ses odeurs inconnues, vous êtes complètement perdus lorsque vient le temps d'acheter des aliments que vous n'avez jamais vus de votre vie.

Quelle sera votre priorité ? Trouver du travail, bien évidemment question de subvenir aux besoins de votre famille. Pour ce faire, maîtriser un minimum l'arabe et apprendre à décoder comment on fonctionne dans votre nouveau pays.

« Intégrés »

Vous étiez infirmier(e) ou enseignant(e) ? Peu importe ce qu'on vous offrira comme emploi, vous l'accepterez. Vous avez abandonné, avec votre chat et les vieilles photos de votre grand-père, votre « plan de carrière ». Vous êtes en mode survie.

Vous vous intégrez lentement, vous empruntez un parcours inégal, avec ses hauts et ses bas. Afin de reconstruire un réseau social, vous apprendrez les codes culturels de votre pays d'accueil. Le travail vous y aidera beaucoup, puisque vous y passerez une grande partie de votre temps. Votre emploi sera source de nouvelles amitiés et de compréhension de la culture de votre nouveau chez vous.

Mais rapidement, vous vous ennuyez de la musique de Richard Desjardins, des films de Denis Villeneuve ou du goût de la tourtière de votre grand-mère. Vous cherchez à tout prix à ne pas perdre cet héritage, cette identité qui est la vôtre, celle qui vous a façonné depuis votre naissance.

Puis un jour, avec les moyens du bord, vous inviterez vos collègues musulmans et coptes à goûter à un souper de Noël traditionnel ou à participer à une projection de films québécois.

C'est à ce moment-là que vous comprendrez combien votre identité d'origine doit se conjuguer, et non pas se fondre, avec celle que partagent les autres Égyptiens. Car vous êtes dorénavant Égyptien, en grande partie grâce aux liens que vous avez tissés avec vos collègues de travail, sans pour autant renier votre origine québécoise. ■

SOCIÉTÉ

PAR BENOÎT CHARTIER
CAMELOT IGA PLACE FRONTENAC
ET MÉTRO RADISSON



PHOTO RICHARD BÉLIVEAU : JULIEN FAUGERE

Lutter contre le cancer par l'alimentation

Richard Béliveau persiste et signe. Avec son collègue Denis Gingras, il vient de publier une nouvelle édition des *Aliments contre le cancer* qui fut un best-seller il y a 10 ans. Les études se sont multipliées depuis et les deux chercheurs, spécialistes du cancer, reviennent à la charge avec de nouveaux aliments qui ont des propriétés anticancéreuses.

En entrevue, Richard Béliveau est un passionné. Son message est clair. Il faut sortir de notre passivité face au cancer et agir pour changer nos habitudes alimentaires.

Il déboullonne des mythes. Seulement 5 % des cancers sont liés à des facteurs héréditaires et le stress, contrairement aux croyances, n'a aucun impact sur le cancer. Par contre, 30 % des cancers sont reliés à nos habitudes alimentaires et un autre 30 % au tabac. La majorité est donc liée à nos comportements.

Richard Béliveau analyse et décortique toutes les études populationnelles reconnues dans le milieu scientifique qui démontrent les propriétés anticancéreuses de certains aliments. Depuis son premier livre, de nouvelles études ont confirmé les bienfaits du régime méditerranéen à base d'huile d'olive, riche en fruits et légumes, et où les protéines proviennent surtout des poissons et des légumineuses.

Les femmes qui suivent ce type de régime alimentaire ont 60 % moins de cancer du sein. Pour l'ensemble des cancers, les risques sont diminués de 15 %.

Autres nouveautés, la consommation de pêches et de nectarines a elle aussi un impact sur les risques de cancer du sein, une baisse de 40 %, alors que les oranges et les agrumes diminuent les risques de cancer de l'estomac, de l'œsophage et de la bouche de 60 %. Tous ces chiffres s'ajoutent à ceux répertoriés dans son premier livre sur les bienfaits des bleuets, du thé vert, de l'ail, des tomates, du chou, etc. Les exemples se multiplient dans le livre, tableaux et chiffres à l'appui.

Réaliste pour les petits budgets

Tous les légumes et les fruits sont bons pour notre santé souligne Richard Béliveau, mais « seuls certains ont des propriétés anticancéreuses. Et ceux qui ont ces propriétés n'ont pas tous la même composition moléculaire. C'est ce qui fait que certains aliments agissent sur certains cancers, mais pas sur tous. »

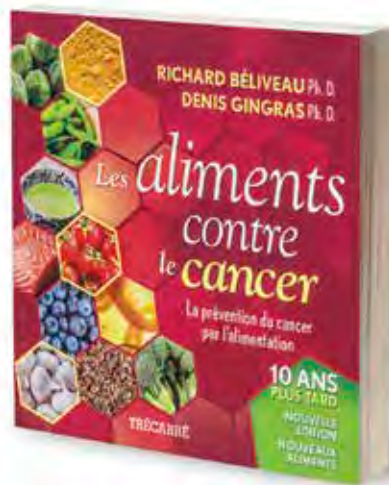
« Nous sommes tous porteurs de cellules précancéreuses qui peuvent se développer en cancer au fil des années. Mais on peut agir pour réduire les risques. » Le message de Richard Béliveau est simple mais, souligne-t-il, « combien difficile à faire passer ».

Il faut changer nos habitudes alimentaires de Nord-Américains (gras trans, charcuterie, surconsommation de viande rouge...) et intégrer

beaucoup plus de fruits et de légumes, sans compter qu'il faut bouger pour éviter le surpoids.

Et si on lui demande si c'est réaliste pour les petits budgets, il réagit avec passion. Bien sûr que oui, affirme-t-il sans hésiter. Les fruits et légumes ne perdent pas leurs qualités s'ils sont congelés ou même en conserve. « Une boîte de légumineuses, de l'ail, un oignon, deux ou trois légumes, une boîte de sardine ou de saumon en conserve, c'est un repas pas cher et c'est santé ! »

« La prévention ce n'est pas vendeur, constate Richard Béliveau, on est dans une culture du bénéfice immédiat, pas du long terme. Pourtant les études sont là, qu'est ce que ça prend aux gens pour changer ! », lance-t-il un peu découragé. Mais il n'abandonne pas son combat et son livre le démontre avec éloquence. ■



Livre

Les aliments contre le cancer
La prévention du cancer par l'alimentation

Richard Béliveau et Denis Gingras
Docteurs en biochimie et en physiologie, chercheurs
spécialisés en cancérologie
Les Éditions du Trécarrié - nouvelle édition
revue et augmentée - 2016, 262 pages



« Benoît a proposé cette entrevue avec Richard Béliveau. Il est préoccupé par le cancer, une maladie qui a frappé amis et famille. Curieux, studieux, il a lu sur le sujet et bien préparé l'entrevue. Nous avons rencontré ensemble Richard Béliveau, une entrevue passionnante d'une heure menée avec doigté par Benoît. Il y avait du bonheur dans ses yeux et du bonheur pour moi de l'avoir soutenu dans sa démarche. »

Martine Lanctôt, journaliste



Claudine Boucher, participante de L'itinéraire qui a organisé cette sortie, et Michaël Constantin, le gérant de la cabane à sucre.

CARREFOUR

Du bon sirop pour L'itinéraire

Un grand merci à Michaël Constantin, qui a remis une caisse d'excellent sirop d'érable à notre participante, Claudine Boucher à l'intention de L'itinéraire. Michaël et son équipe ont accueilli près d'une trentaine de camelots qui ont pris la route pour Saint-Eustache et la cabane à sucre Constantin, le 4 avril dernier. C'est Claudine, notre responsable des activités, qui a organisé cette sortie. « J'ai réservé un autobus, j'ai contacté plusieurs cabanes à sucre pour connaître leurs prix, je me suis occupée de la réservation, et j'ai pris les inscriptions des camelots qui souhaitent nous accompagner. Ils ont tous très bien mangé et nous sommes même revenus avec une caisse de sirop d'érable ! » ■



INFO CAMELOTS

PAR GABRIEL BISSONNETTE
REPRÉSENTANT DES CAMELOTS



« Est-ce que c'est gratuit ? »

Même après 22 ans de visibilité dans les rues et le métro de Montréal, on nous demande toujours si notre magazine est gratuit. La question émane souvent de personnes installées depuis peu au Québec.

Même si la ville de Montréal devient de plus en plus multiculturelle, nos ventes n'augmentent pas significativement auprès des personnes issues d'autres pays. Cela peut se comprendre quand elles ne maîtrisent pas bien la langue française. Peut-être aussi devrions-nous mieux communiquer sur notre produit. En effet, certains ne savent pas ce qu'est un journal de rue, et ne comprennent pas qu'il puisse y avoir de la pauvreté dans un pays aussi riche que le nôtre.

J'ai mené ma petite enquête là-dessus et j'ai parfois été déçu des commentaires des gens que j'ai abordés : « Il n'y a pas de pauvreté,

ici au Québec ! », m'a dit un homme venant d'un pays où la misère est bien plus visible qu'ici. On m'a aussi dit qu'« on ne meurt pas de faim au Québec ». Beaucoup ne savent pas non plus que quand ils nous achètent le magazine 3 \$, la moitié du prix de vente nous revient directement. Et malheureusement, certains sont complètement dans l'indifférence.

Un de mes clients est professeur de français pour les nouveaux arrivants. Il m'a expliqué que ses élèves les plus motivés et qui progressaient le plus en français étaient ceux qui suivaient les sessions de soir, après leur journée de travail. Ceci montre bien que le travail, pour les nouveaux arrivants comme pour nous, camelots, est sûrement le meilleur facteur d'intégration. J'espère que les passants qui ne nous connaissent pas comprendront qu'il n'y a pas que des gens riches au Québec ! ■

La vraie valeur de l'amour

Je me souviens très bien de la seule fois où ma mère m'a prise dans ses bras. Un homme barbu, comme le diable, me poursuivait dans la maison. Ma mère avait pris une carabine. Elle la tenait pour menacer l'homme. Quand elle m'a vue et qu'elle a accidentellement dirigé l'arme vers moi, elle l'a tout de suite lâchée et m'a prise dans ses bras. Ma mère ne prenait jamais les gens dans ses bras. C'est la première fois que j'ai compris la vraie valeur de l'amour. De la sincérité, de l'authenticité.

MANON FORTIER

CAMELOT MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND ET VILLAGE CHAMPLAIN

Chère maman

Pour souligner la fête des Mères, le 8 mai, nos camelots vous partagent leurs souvenirs marquants. Des souvenirs d'amour, de joies et de tristesses, qui montrent la valeur inestimable d'une mère.

La mort

Je devais avoir dix ou onze ans. Ma mère était gravement malade. On nous avait annoncé qu'elle allait décéder. Elle avait été hospitalisée, on était allé la voir à l'hôpital. Cela a été la première fois que j'ai été confronté à la souffrance et la mort. J'ai réalisé qu'il y avait la possibilité qu'elle ne soit plus là. Imaginer que ma mère pouvait ne plus être là... c'était inconcevable. À l'époque, la mort était pour moi un concept quasi-inexistant, auquel je n'avais jamais pensé. C'était comme si je rencontrais un éléphant sur un trottoir... c'était tellement soudain. C'est venu me chercher profondément.

ROGER PERREAULT

CAMELOT MÉTRO JOLIETTE ET FLEURY / PELOQUIN

Une soirée au cinéma

Ma mère m'amenait parfois au cinéma. On allait ensemble, toutes les deux. Juste elle et moi. Elle a fait ça plusieurs fois. C'était une sortie privée. Ça me réjouissait, ça créait une complicité avec ma mère. Après, elle m'amenait au restaurant. On parlait ensemble, de tout et rien, de ce que j'allais faire plus tard. Elle me donnait des idées. C'était une p'tite gâterie, à chaque année. Elle savait me gâter, je me sentais privilégiée.

FRANCE LAPOINTE

CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA

Vacances au chalet

Quand j'étais vraiment jeune, un ti-gars, ma famille avait un chalet. Il était à ma mère, elle venait d'une famille riche. On y passait nos vacances d'été à chaque année. Sur le balcon du chalet, il y avait une grande balançoire. Ma mère et moi, on s'assoit parfois dessus, juste tous les deux. Elle me flattait les cheveux en chantant un petit hymne. J'aimais beaucoup ça. Elle me rassurait, me faisait sentir bien. C'est l'un de mes meilleurs souvenirs avec ma mère.

JAMES RICE

CAMELOT-PARTICIPANT

Une battante

Ma mère m'a toujours dit : « *Il y a une justice pour tous les hommes. Nous allons tous mourir un jour* ». C'était une battante, toujours au service des autres. Mon père a été malade dès ma naissance. Elle l'a soigné pendant 32 ans, et elle ne s'est jamais plainte. Mon opération à cœur ouvert, l'année dernière, a beaucoup affecté ma mère. Mais ça ne la décourageait pas. Elle a un moral indestructible. Même si j'avais des risques de mourir, elle gardait le moral. Elle me disait qu'elle n'arrêterait jamais de prier pour moi.

GILLES LEBLANC

CAMELOT-PARTICIPANT

Me montrer à cuisiner

Ma mère avait étudié avec les sœurs, à Québec. Elle a appris à être une femme selon l'ancien modèle. Elle faisait beaucoup à manger, bien, très bien même. Ça a pris l'aide de mon père pour que je puisse me former aux recettes à l'âge de 16 ans. Mon père l'a prise dans ses bras, en amoureux, et il l'a mise devant le poêle. J'ai fait ma première recette, que j'avais vue à la télé, avec ses conseils. C'était un spaghetti carbonara à la Fernand Gignac ! Elle me l'a appris même si elle disait toujours que ce serait ma femme qui me ferait à manger. Elle a enfin accepté de me montrer à me débrouiller, elle m'a fait confiance avec ses chaudrons, au lieu de me donner des sous pour m'acheter une pizza.

BENOÎT CHARTIER

CAMELOT MÉTRO RADISSON ET ONTARIO / BERCY

Les retrouvailles

J'ai été placé en famille d'accueil de 4 à 14 ans, mes parents biologiques étaient malades. On vivait sur une ferme. À 14 ans, ma famille d'accueil m'a dit qu'on avait retrouvé ma famille biologique. Ils m'ont amené là tout de suite. On était enfin tous réunis. J'étais fier. On s'est serré dans nos bras. Ça m'a touché au cœur, en profondeur. J'ai pleuré, j'étais content de les voir. Ça été le moment le plus heureux de ma vie. C'est normal, quand tu es séparé depuis aussi longtemps de ta famille biologique et qu'on te dit qu'on l'a retrouvée ! Une bonne fête des Mères à tous !

GILLES BÉLANGER

CAMELOT JEANNE-MANCE / RENÉ-LÉVESQUE

Une bavette

J'ai été adopté à 9 ans, j'ai donc une mère adoptive. J'ai vécu de bons moments avec elle quand j'avais 12 ans. On a traversé le Canada. J'ai vu beaucoup de pays, j'ai bien aimé ça. Quand tu rentres dans les Rocheuses, le fun commence : Banff, Jasper, le Lac Louise... On faisait du camping à Banff. Je mangeais toujours beaucoup, mais je me retrouvais souvent avec le chandail tout sale. Ma mère, pour rire un peu, m'a acheté une bavette. Eh bien, ça m'a guéri ! Depuis ce temps-là, je mange proprement !

DANIEL RODRIGUES

CAMELOT ROY / SAINT-HUBERT ET ROY / SAINT-ANDRÉ

Claire

Quand on me demande de relater un moment merveilleux passé en compagnie de ma maman d'amour, je ne sais par où commencer tellement il y en a. Je suis très privilégié d'être le fils d'une mère aussi courageuse, belle et ouverte d'esprit. Une femme qui a fleuri dans la vie comme l'on n'en voit que très rarement dans les jardins, mais qui se trouve seulement au sommet des plus hautes montagnes. Si le monde était gouverné par un conseil de sages, ma mère en ferait partie certainement. Avec ma mère, nul besoin de dépenser de l'argent pour avoir du bon temps, simplement s'asseoir et ouvrir nos cœurs mutuellement. Ensemble, le voyage à travers les mots, les échanges, les pleurs et les rires, a contribué grandement à faire l'homme sensé et sensible que je suis aujourd'hui. Je t'aime, c'est clair.

TRISTECIEL

CAMELOT IGA MARCHÉ DARMA
TRISTECIEL.COM



PHOTO : MARIO ALBERTO REYESZAMORA

RENCONTRE

PAR NORMAN RICKERT
MÉTRO OUTREMONT
ET VAN HORNE / DOLLARD

leseditionsnormartmuse.wordpress.com

Du Cambodge au Québec Le monde est FONKi

Mi-mars : il fait frette avec une température frisant les moins 25 degrés. Je me les gèle et je suis en route pour interviewer FONKi, cet artiste de rue du Cambodge vivant à Montréal depuis un bail. Il me reçoit à son appartement ensoleillé du quartier Hochelaga-Maisonneuve, qui fait aussi office de lieu de création. Fort attentionné, il m'offre un thé. Et me raconte son histoire.

FONKi a commencé à faire des graffitis à Montréal lorsqu'il était tout jeune, en allant peindre sous les ponts dans les endroits abandonnés.

L'artiste de rue a dû se chercher des contrats pour avoir de quoi payer ses premières bombes à aérosol, ses « cannettes ». Il a d'ailleurs réalisé ses premières murales au café étudiant et dans la cour de l'école secondaire où il étudiait.

Il a commencé à exercer son futur métier en multipliant les essais, et les erreurs : « J'avais assez de cannettes pour peindre dans des endroits abandonnés, mais au début, je ne commençais pas forcément avec des cannettes de bonne qualité, c'était surtout des produits industriels, tu te débrouilles avec les moyens du bord ».

À Pointe-Saint-Charles, quartier où je demeure, plusieurs endroits sont exclusivement dédiés aux graffitis et FONKi connaît bien la murale sur la rue Grand Trunk. Les graffitis y brillent par leur caractère éphémère.

Pèlerinages inspirants au Cambodge

FONKi ressentait le profond besoin de retrouver ses sources. Il a alors entrepris un premier pèlerinage dans son pays d'origine, sujet du documentaire *Retour aux sources*. « *Le peuple cambodgien s'est fait couper son arbre, mais les racines demeurent, d'où le titre du documentaire.* »

Réalisé de 2012 à 2014, on y voit l'artiste en flashback sur une vidéo familiale en 1996 alors qu'il était garçon. Son grand-père, dont les cendres dorment aujourd'hui au fond du fleuve Mékong, raconte des scènes d'horreur suite à l'évacuation de milliers de personnes de la capitale, Phnom Penh. Pour faire une histoire courte, 1,7 millions de Cambodgiens ont été tués entre 1975 et 1979 durant le règne sanglant des Khmers rouges du dictateur Pol Pot, condamnant la population à des camps de travail forcé.

Les œuvres d'art permises l'étaient pour de la propagande et 90 % des artistes et intellectuels ont été liquidés, reléguant

à la mémoire la culture khmère autrefois florissante. La famille de FONKi décide de fuir le pays avant la que la ville de Phnom Penh tombe aux mains des Khmers rouges en avril 1975 : « *J'ai passé quatre ans et demi en France. J'ai de la famille là-bas, une partie de mes racines sont françaises. J'ai aussi grandi au Québec. Je suis un mélange d'un peu de tout.* », raconte-t-il.

Cette histoire cambodgienne l'a fortement bouleversé et a influencé son parcours artistique.

Retour au Québec difficile

Le retour au Québec ne s'est pas fait aisément : « *J'ai vécu un passage à vide en revenant à Montréal en 2012. Pendant un hiver, je ne peignais plus, je ne faisais plus rien, je vivais une grosse crise existentielle, je ne faisais rien que boire et faire la fête et ce n'est pas ça qui réglait les problèmes.* »

FONKi constate, en revenant ici et en retrouvant son micro-habitat, que son pèlerinage artistique au Cambodge a changé sa vision du monde. Il stresse moins pour les tracas du quotidien, sans non plus être désillusionné par la vie. « *Les Cambodgiens ont soif de tout savoir et de vivre puisqu'ils ont tellement perdu durant la dernière guerre civile, explique-t-il. Je reviens ici avec l'impression qu'on se complique la vie pour des riens, puisque tant que ça ne te touche pas, tu ne le vis pas.* »

Il réalise que les gens de son pays natal vivent une certaine sérénité et simplicité, malgré la misère humaine omniprésente. En revanche, il est fasciné par une sorte de fragilité dans l'humanité typique au peuple cambodgien qu'il ne retrouve nulle part ailleurs. « *Je constate que la pauvreté se retrouve partout dans le monde. Pour moi, il existe plusieurs types de misère. La pauvreté de l'amour est pire que la pauvreté matérielle, cette dernière étant plus présente ici au Québec.* »

Second périple au Cambodge

Il a ensuite effectué un second périple. La websérie documentaire *FONKi World*, en ligne sur la Fabrique culturelle jusqu'au 22 mai, nous montre comment ces deuxièmes retrouvailles ont été pour lui un élément profond d'inspiration.





Durant le premier épisode de FONKi World, l'artiste réalise plusieurs murales de sourires, sans yeux.

PHOTO : THOMAS SZACKA-MARIER

Le premier *graff* dans son pays natal, il le fera à Phnom Penh, dans un bidonville près du Palais des Nations.

Dans le premier épisode de la websérie, on voit FONKi réaliser de nombreuses murales de sourires. Elles m'ont fait penser à mon poème *Sourires Rice Crispies*, paru dans *L'itinéraire*, qui critique les sourires de convenance des passants. Les Cambodgiens et les Québécois ont-ils des similarités à ce niveau-là ?

FONKi m'explique que ces sourires qu'il a peints, et qui constituent la marque de commerce du Cambodge, ne sont pas sincères. Le sourire, c'est un peu pour eux comme une façon de se défendre.

À la manière d'un tagueur, il les a peints de manière répétitive. On les retrouve partout dans les temples millénaires, en les reproduisant comme un tag, comme une signature. « *Plutôt que de réaliser une pièce élaborée, j'ai réinventé mon langage en peignant des sourires sans yeux. Il y a une forme de puissance là-dedans* », ajoute-t-il.

L'artiste voit la vie davantage avec les yeux d'un philosophe depuis ses voyages dans le pays de ses ancêtres en réalisant que notre époque en est une où les frontières se brisent et que la misère de l'autre aura des répercussions encore plus directes à l'autre bout de la monde. « *On peut parler des Syriens, par exemple. On ne peut plus dire comme avant : "Ah, ça ne touche que la Syrie". On doit prendre conscience qu'on est tous dans le même bateau.* » ■



PHOTO : THOMAS SZACKA-MARIER

Le style kbach khmer

FONKi a décidé d'étudier le style kbach pendant quelques jours à Angkor, où on retrouve le fameux temple d'Angkor Vat, avant de peindre une murale. Il a eu une illumination, ébloui par les formes et les couleurs. Il a décidé d'incorporer la structure graphique kbach à ses graffitis.





LECTURES

PAR MOSTAPHA GLILLAH
CAMELOT MÉTRO UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

IMAGE : CHRISTOPHE BOISSON (123 RF)

Rhapsodie québécoise d'Akos Verboczy

Des pistes pour une intégration accomplie

Je viens du Rif, terre rocailleuse et ingrate du nord du Maroc. Akos Verboczy, auteur-conteur de *Rhapsodie québécoise : itinéraire d'un enfant dans la loi 101*, est fils d'une Hongrie rescapée des cataclysmes dont le communisme n'est pas un des moindres. Nous sommes frères, l'humanité est notre grande famille. L'ensemble d'immigrants et d'exilés est notre famille particulière.

À quelques différences près, son parcours peut être le mien et cela n'a pu que rendre la lecture ainsi que la critique de son récit un double plaisir, celui d'apprendre et celui de se regarder le visage dans le miroir.

De Budapest à Montréal : un livre comme un périple

Rhapsodie québécoise d'Akos Verboczy retrace l'itinéraire d'un enfant hongrois, l'auteur, ayant réussi au Québec au point de devenir un fin connaisseur et critique astucieux de la société québécoise.

Il entame son livre par une question que tout immigrant n'aime parfois pas entendre : « *D'où viens-tu ?* » Cette question, a priori innocente et inoffensive, peut sous-entendre un étonnement doublé d'un rejet.

L'auteur raconte son départ de la Hongrie, ses premiers pas au Québec et les premiers défis imposés par la société d'accueil. Il décrit son cheminement vers l'intégration. Une intégration ralentie

par ses classes d'accueil, multiculturelles, où « *chacun cherche son semblable* ». Il se trouve un travail comme camelot pour *The Gazette*, mais c'est la connaissance d'un jeune Québécois, fier de sa francophonie et faisant fi des standards de l'Amérique anglo-saxonne, qui est un déclic pour lui. Cela lui permet de découvrir l'existence « *d'un autre modèle culturel qui faisait tout d'un coup obstacle à notre quête du rêve américain* ». L'auteur raconte ensuite l'expérience d'apprentissage dans un cégep qu'il n'a pas choisi, mais qui lui a été assigné arbitrairement.

Il entame sa carrière politique par sa participation à l'organisation d'un scrutin, et c'est aussi une façon de voir la démocratie québécoise à l'œuvre. Il grimpe rapidement les échelons politiques, au point de se considérer Québécois à part entière.

Hélas, son activisme, son indépendance d'esprit et sa critique des systèmes de l'immigration et de l'éducation du Québec ne font pas que des heureux...

Le livre aboutit sur une question : « *Où allons-nous ?* » Autant dire que le périple ne vient que de commencer.

Une critique satirique du modèle québécois d'intégration

En tant qu'immigrant, Akos Verboczy a réussi l'essentiel. Il a déniché une place de choix sur l'échiquier politique québécois. Cette ascension fulgurante lui a offert le privilège de regarder la société québécoise par le biais d'un double regard : celui d'une personne qui se considère québécoise à part entière ; l'autre, d'un immigrant qui persiste enfoui en son for intérieur. Un regard de l'intérieur et de l'extérieur

D'ailleurs, c'est grâce à ce regard qu'il se permet une critique acerbe des façons de faire de sa société d'accueil.

L'auteur n'est pas tendre envers l'école québécoise, qu'il estime défailante car elle n'est pas apte à discipliner les apprenants et à leur dispenser un enseignement suffisant à l'acquisition d'une culture québécoise épanouie et inclusive. Il révèle que cette école ne lui a pas permis de découvrir grand-chose sur le Québec et sa littérature.

Il népargne pas non plus le multiculturalisme à la canadienne. Et l'accommodation outrancière d'une communauté culturelle. Il estime que le multiculturalisme constitue un obstacle à l'intégration.

Retour sur une expérience réussie d'intégration

Le parcours d'Akos a été un succès d'intégration pour plusieurs raisons. Il est issu d'une culture ayant pour matrice le judéo-christianisme, une composante principale de la culture canadienne et québécoise. Il ressortait d'un pays socialiste où certains services étaient garantis par l'État, comme les soins, l'éducation et l'emploi. Il avait même le privilège d'avoir des loisirs et d'assister à des activités culturelles et artistiques.

Son dépaysement n'a pas été total. Son attitude vis-à-vis du pays d'accueil a été positive.



« *Je déplore que durant mes études à l'école secondaire, j'ai eu à lire seulement trois ou quatre livres québécois [...] Vrai, on peut découvrir les cultures par la télévision, mais je pense que c'est l'école qui est centrale dans cette mission-là.* »
Akos Verboczy

Essai
Rhapsodie québécoise : itinéraire d'un enfant dans la loi 101

Akos Verboczy
Éditions du Boréal
Canada, 2016, 240 pages

Elle a été même atypique pour un immigrant habituellement anglophone par intérêt et fédéraliste par méfiance, appartenant à d'autres univers, où la couleur, l'alphabet, la religion, bref où tout diffère de la terre d'accueil. En un mot, certains immigrants sont mieux équipés pour survivre à l'épreuve de l'intégration que d'autres.

Comparer l'incomparable

Dans le parcours d'Akos Verboczy et le mien, il existe des similitudes saisissantes : nous sommes arrivés au Québec à bord de l'impeccable KLM des Pays-Bas. Nous avons élu domicile à Côte-des-Neiges, quartier cosmopolite et multiethnique de Montréal. Nous avons entrepris des études en vue d'une carrière au sein du système éducatif québécois et nous avons exercé des petites *jobines* pour survivre.

Par contre, Akos Verboczy a réussi à devenir Québécois. Moi, je suis demeuré un *outsider*, un *loser*. Je m'explique : Akos est arrivé quand il était beaucoup plus jeune que moi. J'avais déjà entamé la trentaine avant de poser les pieds en Amérique.

Akos est venu avec sa famille, qui lui a pavé la voie. Moi, j'ai débarqué tout seul comme un Colomb ou un Cartier réincarné.

La plus grande différence demeure l'attitude. Akos a été bienveillant à l'égard de sa nouvelle société : il s'est impliqué politiquement et socialement. J'étais réticent à la participation politique car de là où je viens, le processus électoral n'était qu'une mascarade dont les résultats étaient connus d'avance. D'autant plus que j'étais méfiant du nationalisme, car s'il est bénin et inoffensif au Québec, son venin a été mortel dans notre monde arabo-musulman.

L'immigration et l'intégration sont des philosophies. Chacun les entend comme il leur chante. Imaginons une référence au style de danse tango, où la terre d'accueil ferait office de danseuse et son invité, le compagnon.

La danseuse, jolie et parée de toutes les vertus, amoureuse et obéissante, est capable de rendre son amoureux infiniment heureux. Elle peut aussi devenir taciturne et rancunière. Si son partenaire, l'invité, devient malheureux, il n'a qu'à rebrousser chemin ou changer de danseuse. Et s'il est un piètre danseur ? Il n'a qu'à changer de métier. Il n'est pas fait pour la danse. ■

Il n'y a pas de recette pour l'intégration des immigrants [...] On ne peut pas fabriquer des Québécois en série. On ne peut pas les intégrer à une classe de francisation et leur faire écouter les Cowboys Fringants en espérant qu'ils deviennent Québécois.



Akos Verboczy

PHOTO : COURTOISIE

La Hongrie à Montréal

Chambre de commerce Canada-Hongrie
C. P. 24 succursale Westmount
Montréal, Québec, H3Z 2T1
514 932-5188

Comité hongrois de Montréal
90, rue Guizot Ouest
Montréal, Québec, H2P 1L4

Chambre de commerce Canada-Hongrie
2580 Saint Jacques
Montréal, Québec, H3G 2M8
514 934-1777

Chronique hongroise (magyar kronika)
5211 Avenue Hingstone
Montréal, Québec, H3X 3R5
514 482-8136

L'austérité n'a pas sa place en éducation.



Centrale des syndicats du Québec

Investissons pour l'avenir.



facebook.com/lacsq | lacsq.org | twitter.com/csq_centrale

Pour en savoir plus

James Archibald et Jean-Louis Chiss
La langue et l'intégration des immigrants : sociolinguistique, politiques linguistiques, didactique (2005)

Dominic Shnapper
Qu'est-ce que l'intégration ? (2007)

Natasha St-Laurent et Shasha El-Geledi
L'intégration linguistique et professionnelle des immigrants non-francophones à Montréal (2011)

Les immigrants et la souveraineté
<https://www.youtube.com/watch?v=hpimcHrCLrQ>

L'enseignement du français : la question du comment
<https://www.youtube.com/watch?v=-vb00nFH4M> (QUATRE PARTIES)

THÉÂTRE

PAR ISABELLE RAYMOND
CAMELOT LAURENDEAU / BIENCOURT

Denis Bernard

« Le théâtre, c'est la maison »

Après avoir assisté à la pièce *Les événements*, *L'itinéraire* a rencontré le comédien Denis Bernard, metteur en scène et directeur du Théâtre La Licorne. C'est un homme très touchant, près des gens et de la jeunesse.

Vous êtes porte-parole de Revdec, un organisme qui vient en aide aux jeunes décrocheurs. Pourquoi avoir choisi cette cause ?

Je l'ai choisie parce que je suis très sensible à ça, comme beaucoup de gens et en tant que père de famille. Quand un organisme comme Revdec t'appelle, il n'y a pas de question à se poser. J'ai accepté tout de suite. C'est vraiment la cause qui m'intéresse. Ce n'est pas pour mon image, c'est bien la dernière chose qui m'importe !

Pensez-vous que le gouvernement en fait assez pour les jeunes adultes qui sont dans le besoin ?

Je vais vous donner une réponse qui n'est pas dans l'air du temps. Je crois qu'avec tout ce qui se passe, le gouvernement fait ce qu'il peut pour les jeunes. En fait, il n'en fera jamais assez. J'ai l'air à défendre le gouvernement ? Loin de moi l'idée, mais je trouve que les citoyens pourraient mieux mettre l'épaule à la roue, en s'engageant plus.

Vous avez mis sur pied un théâtre citoyen. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Le but d'un théâtre citoyen est d'aller vers le citoyen. C'est un mouvement qu'on ne considère pas assez. Je dis souvent que le théâtre, ce n'est pas une église où l'on va se réfugier. Oui, il y a quelque chose de sacré dans le théâtre, mais le lien avec le citoyen ne devrait pas être sacré. Le théâtre, c'est la maison, on y entre et on y sort, il y a une circulation qui doit exister et nous rapprocher. Ce n'est pas nécessairement un théâtre revendicateur, c'est plutôt dans le sens qu'on est d'égal à égal, ça nous réconcilie et nous regroupe.

« Il n'y a pas de recette pour voir naître de bons travailleurs de l'info. Mais on peut reconnaître les bons ingrédients quand on les a sous le nez. C'est ce que j'ai vite compris en travaillant avec Isabelle : minutie, souci de travailler en pensant à vous, lecteurs de *L'itinéraire*. Elle a les outils pour vous concocter d'autres bons textes dans les prochains numéros ! »

Chantal Francoeur, journaliste



« Votre récente pièce *Les événements* mettait en scène des personnages de différentes origines. Qu'est-ce que vous pensez du manque de diversité ethnique à l'écran et au théâtre ?

Ce que je trouve le plus intéressant n'est pas le résultat ou ce que l'on voit à l'écran, c'est le questionnement que cela pose. Lorsque j'ai fait *Les événements*, je voulais que le chœur qui y figure soit multigénérationnel et multi-ethnique. C'était un projet ambitieux pour huit personnes, alors j'ai mis un voile sur les cheveux de l'une des femmes, qui pouvait avoir l'air d'une musulmane mais qui ne l'était pas. C'est l'idée qui est importante. Il y avait aussi une Noire et un Asiatique. Il faut qu'on se questionne lorsqu'on fait des distributions, mais je refuse de donner un rôle à une minorité visible juste parce qu'elle est une minorité visible. Je vais prioriser le talent avant tout.

Le théâtre est une passion pour vous depuis des années. Qu'est-ce que vous conseillerez à quelqu'un qui veut débiter en tant que comédien ?

Quand je rencontre un jeune qui veut travailler dans le milieu du théâtre, je lui pose toujours une question : « Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie, être une vedette ou une femme, un homme de théâtre ? » Si tu veux être une vedette, arrange-toi pour être cute et joue la *game* du *show-business*. Malheureusement, des gens ont des carrières fulgurantes, mais pas beaucoup de talent. Quand tu veux être un acteur, c'est important de suivre une formation, apprendre comment fonctionne ton corps. ■

« Si tu veux être une vedette, tu n'es pas obligé de faire l'école de théâtre. Va te faire coiffer ! »



Revdec : mon expérience

Revdec est un organisme qui vient en aide aux jeunes de 12 à 16 ans, décrocheurs ou à risque de décrochage. Le petit Revdec s'adresse aux mères de 12 à 20 ans. L'organisme offre des services psychosociaux de soutien, d'éducation, d'animation et d'écoute. Lorsque j'étais adolescente, je fréquentais Revdec Rue qui n'existe malheureusement plus. C'était une maison de jeunes où l'on pouvait participer à des activités. Un intervenant était toujours prêt à nous écouter. Je faisais partie du comité parents-jeunes pour organiser des sorties à l'extérieur, des soirées vidéo ou karaoké et des fêtes thématiques. J'étais très attachée à cet endroit, j'avais un fort sentiment d'appartenance et j'en garde de très bons souvenirs.

Nos vacances dans le Vieux-Montréal

Réal et moi sommes arrivés ensemble à Montréal le 24 mars 1980 pour chercher du travail. Depuis, pour nos vacances, on aime beaucoup aller dans le Vieux-Montréal. On y retrouve plusieurs beaux endroits où s'émerveiller.

VIE DE QUARTIER

PAR RÉAL LAMBERT
CAMELOT LAURIER / LANAUDIÈRE

ET GISELE NADEAU
CAMELOT MÉTROS D'IBERVILLE ET JARRY



Le musée Pointe-à-Callière

Nous avons souvent visité le musée Pointe-à-Callière, sur la rue de la Commune. Nos visites les plus mémorables ont été l'exposition de peinture de Léonard de Vinci et, surtout, celle sur les Beatles. Une photo m'avait beaucoup touchée : John Lennon et Yoko Ono couchés dans un lit, durant l'un de leurs fameux *bed-in*. C'était une photo prise ici à Montréal ! Je voyais qu'ils avaient l'air de faire un beau et bon couple. C'étaient deux personnes qui vivaient ensemble avec amour, comme Réal et moi. Ça me rejoignait : j'avais moi aussi le rêve d'un monde meilleur, je désirais moi aussi la paix.



PHOTO : MUSÉE POINTE-À-CALLIÈRE, CAROLINE BERGERON

Les bateaux du Vieux-Port

Le fleuve Saint-Laurent longe la rue de la Commune et il y a des beaux bateaux qui passent sur le fleuve devant la rue. Mon mari Réal aime beaucoup visiter les bateaux, particulièrement les bateaux de plaisance. Ils lui rappellent de beaux souvenirs : il était matelot durant son adolescence, étudiait pour devenir marin. Il a beaucoup voyagé outre-mer, par exemple en Allemagne.



PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

Le château Ramezay

Nous avons visité le château Ramezay à chaque année durant nos vacances estivales. Nous pouvions y voir des artefacts vieux de 500 ans : meubles, vêtements, vaisselle... Cela nous montrait en même temps l'époque coloniale, la manière dont ces gens-là vivaient. Réal et moi y avons réalisé qu'il y a eu un commencement, que les gens ont beaucoup travaillé pour vivre dans les conditions matérielles d'aujourd'hui. Ce n'était pas la visite en elle-même qui nous passionnait, mais la réalisation de notre évolution en tant que société, du côté matériel.



PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

La perte d'un travail

Dans les années 1985, je travaillais pour la compagnie Bradan qui s'occupait du transport de marchandises des magasins Kmart. Elle possédait 114 emplacements à travers le Canada et en mars 1998, elle fit faillite et ferma ses portes à cause de Walmart qui entra au Canada. En 1992, lors de la récession, le gérant nous disait qu'il devait couper dans le personnel pour pouvoir continuer à opérer dans les coûts de production et que cela ne serait que pour un certain temps. Mais mon salaire fut gelé pendant cinq ans et au lieu de faire un travail, j'ai dû en faire trois : vérifier la marchandise, charger la van puis aller chercher la marchandise sur le plancher dans la bonne rangée avec un monte-charge.

Un jour, le frère du gérant est venu travailler car il avait perdu son emploi et cela m'a enlevé cinq heures de travail par semaine. J'ai dû vendre mon automobile car je ne pouvais plus la payer. Aussi, lorsque je finissais mon quart de travail, je me sentais fatigué car je devais marcher et en plus, j'ai eu une tendinite à un coude parce que je devais moi-même remplir la van parce que je n'avais plus l'aide d'un commis-chargeur. Quand la place a fermé, ce fut comme un deuil. En plus, je perdais mes compagnons de travail, mon travail que j'ai- mais et je devais recommencer au salaire minimum parce que le Premier ministre du Canada, Brian Mulroney, avait ratifié l'accord du libre-échange avec les États-Unis.

RÉAL LAMBERT
CAMELOT LAURIER / LANAUDIÈRE



Trois sports professionnels pas forcément gagnants

J'aimerais vous parler de trois sports différents : le soccer avec l'Impact, le hockey avec le Canadien et le football avec les Concorde Alouettes.

En soccer, notre équipe n'est pas très compétitive. Elle joue partout à travers le monde au Mexique autant qu'en Australie et l'on peut voir, elle n'a pas le niveau. C'est nouveau chez nous. Il faudra au moins deux générations pour qu'une culture du soccer se développe. Si on regarde l'équipe, on s'aperçoit que le recrutement n'est pas bon : Drogba est le seul joueur à se démarquer. Il faudra être patient. Le Canada n'est pour l'instant pas très attractif en soccer.

Parlons football maintenant avec l'équipe des Alouettes. Le quart-arrière Anthony Calvillo, à la retraite depuis 2014, est blessé depuis déjà un bout. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de relève. La dernière saison, les Alouettes étaient en septième position de la ligue avec 12 défaites et 6 victoires seulement. Les jeux de base ne fonctionnent pas. Du temps des Concorde, l'équipe se portait beaucoup mieux. J'ai été plusieurs fois les voir jouer au stade olympique. C'était l'euphorie. Le stade était souvent rempli à pleine capacité. Certains payaient jusqu'à quatre fois le prix d'un billet pour pouvoir assister au match.

Pour ce qui est du hockey, le Canadien n'a plus de *goaler* depuis la blessure de Carey Price. Depuis, l'équipe ne trouve plus la victoire. Cela montre une nouvelle fois à quel point un joueur peut être décisif. Un peu comme Guy Lafleur dans le temps. Le centre est celui qui prépare les jeux d'attaque. En première période cela va bien mais après ça, ça sécroule. Cette équipe a tout de même remporté 24 coupes Stanley. Elle a une réputation à défendre.

En conclusion, je voudrais dire qu'il est de plus en plus difficile d'assister aux matchs dans ces trois sports à cause du coût des billets. Je trouve ça dommage car les salaires des joueurs ne cessent d'augmenter.

GAËTAN VAILLANCOURT
CAMELOT MÉTRO
GEORGES-VANIER



Le bonheur, ça se rencontre sur la rue !

Pour moi le bonheur, c'est d'être heureux, que ce soit intérieurement, physiquement, ou socialement. Le bonheur peut se trouver partout, même là où tu penses le moins le trouver : des fois, c'est justement l'endroit où tu le trouveras le plus. Par exemple, juste en se promenant dehors, on peut rencontrer une personne qu'on ne pensait pas croiser, qui deviendra notre ami ou notre blonde, ou même notre femme ! Tout dépendant de tes critères de sélection, si t'en as, mais le mieux c'est de ne pas en avoir, même s'il ne faut pas oublier que l'âge est important. Des fois, c'est le style de la personne qui fera qu'on va plus se connecter avec elle. La plupart du temps, ça commence par les goûts vestimentaires, les goûts de musique ; on a les mêmes intérêts.

Ne pas avoir de conjoint(e), pour certains, c'est avoir un petit peu moins de bonheur. J'ai déjà été en couple. On allait tellement bien ensemble qu'elle m'a demandé en mariage. Mais j'ai refusé. Je le regrette aujourd'hui. Aujourd'hui, je suis seul, et je vois que la solitude est pire que d'être avec elle. J'ai l'impression que cette chance-là passe rarement dans une vie.

Maintenant, lorsque je me promène je repense toujours à elle, parce que je l'ai croisée dans la vie. Donc ça veut sûrement dire qu'on était fait l'un pour l'autre. Tout allait tellement bien ! On apprend de ses erreurs, mais cette chance-là, je l'ai manquée. J'espère la retrouver pour cette fois-là, et avec un bouquet de fleurs... dire OUI !

SYLVAIN PÉPIN-GIRARD
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER



Jo-An et Marjolaine

Camelot : Jo-An Blanchet Girard

Cliente : Marjolaine Michel

Point de vente : Métro Jolicoeur

Marjolaine et moi, on s'est rencontré à la station de métro Angrignon, où je vendais *L'itinéraire*. J'avais comme le pressentiment qu'elle était un peu comme moi. On a à peu près le même âge, on a toutes les deux un TDAH (trouble déficitaire de l'attention), et c'est ma cliente la plus régulière.

Te souviens-tu de notre première rencontre ?

J'achetais déjà souvent le magazine au métro D'Iberville. Il n'y avait personne au métro Angrignon ni au métro Jolicoeur, où je reste. Quand j'ai lu ton portrait, j'ai vu que tu avais un parcours intéressant, que tu avais le TDAH. Je sais que ce n'est pas facile. Je suis aussi diagnostiquée avec ça et ça m'a beaucoup touchée. J'ai vu que tu étudiais en chimie. Ça m'a intéressée et ça m'a poussée à revenir te voir. Je suis revenue te voir, je t'ai félicitée et je t'ai dit de continuer dans cette voie. Maintenant, je me sens mal quand je n'ai pas d'argent pour t'acheter le magazine !

Qu'est-ce que tu aimes lire dans *L'itinéraire* ?

J'aime tous les articles qui touchent les problèmes de société. J'aime tout ce qui vient des camelots. Ils font de la réinsertion sociale et je pense que ça vaut la peine qu'on s'arrête à eux.

Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

J'ai arrêté l'école pendant sept ans, j'ai pris le chemin de la drogue pendant un bon bout. Il y a trois ans, j'ai décidé de me remettre sur le

chemin et je suis retournée au cégep. Ça a été dur pour moi de suivre les cours, jusqu'à ce qu'on me diagnostique un TDAH. J'ai commencé à prendre de la médication, ça m'a aidée et j'ai eu des très bonnes moyennes. Maintenant, je suis à l'université en sciences humaines profil social. C'est quelque chose de vraiment cool que je n'aurais jamais osé imaginer. Un jour, j'aimerais être intervenante dans la rue.

Comment se caractérise le TDAH ? Est-ce que ça te pose des problèmes au quotidien ?

Oui, constamment. Je suis très impulsive et ça me nuit souvent. Actuellement, je travaille dans un salon de coiffure, et à cause de ça, je ne suis pas bonne dans le service à la clientèle. Je ne suis pas capable de donner raison à quelqu'un qui a tort. Des fois on m'aime pour ça, mais dans mon quotidien ça me nuit. J'ai beaucoup de connaissances mais peu d'amis proches, je m'obstine trop, je coupe souvent les gens, ça met une sorte de barrière entre eux et moi.

De la même manière je suis impulsive dans mes dépenses, je n'ai pas d'organisation, c'est dur de gérer les études et toutes les petites tâches chez nous. Je peux être trois heures sur mon sofa sans bouger, j'attends parfois des jours avant de faire les choses. En lisant ton Zoom camelot, je me suis vraiment retrouvée dans ton portrait. Je pense que la plupart des gens TDAH, on est tous un peu pareils. Dans ma vie comme dans ma tête, c'est bordélique. Quand tu me parles, je pense à 10 000 autres affaires en même temps. Je ne peux pas me fixer sur juste une chose. Ça a beaucoup d'impact sur ma vie professionnelle et sur ma vie sociale. ■

Rends plausible ↘	Éblouit ↘	Cuisit ↘	Servie ↘										
Jeu de cartes	Opinion	Article étranger	Colore										
↳													
Estimer →													
Loi													
↳				Existes →									
				Répéter									
Iséroise →													
Ibidem													
↳								Règle →					
		Haines	Métaux					Métro					
Matière des défenses animales													Crues
Leste													
↳													
Encartas →													
Lettre grecque													
↳													
Emprisonne →													
Tordues													
↳													

Combien de pas séparent l'intolérance à l'altérité et le clonage humain ?



JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

JEUX DE MOTS

Jeux réalisés par Josée Cardinal
josecardinal1@yahoo.ca

Solutions dans le prochain numéro

HORIZONTALEMENT

1. Théories de la connaissance.
2. Courlis.
3. Cinq cent six. - Rongeurs. - Poisson.
4. Ordonnent. - Argent.
5. Métal. - Copine. - Tentas.
6. Contestâmes. - Tour. - Caesium.
7. Sorti. - Condamner.
8. Coléoptères. - Erbium.
9. Que je délivre d'un mal. - Serpent.
10. Écossais. - Existes. - Confondu.

VERTICALEMENT

1. Action de border d'ornements de forme ovale.
2. Locution adverbiale signifiant « que (cela) ne soit pas changé ».
3. Dieu germanique. - À toi.
4. Note. - Crevette d'eau douce.
5. Allégé. - Suis couché.
6. Masturbations.
7. Letton. - Baie.
8. Organisation mondiale de la santé. - Assassinées.
9. Gaïa. - Courbes.
10. Nés. - Avalé.
11. Poète grec.
12. Énerverai.



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

PROBLÈMES

DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



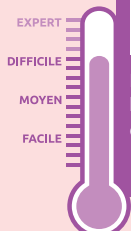
1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

					9			
3	8		2	6				
	9	6						
			3	7				9
9	3	1			5	6		4
5		2	6					8
				4	8		2	1
	1		5				6	
4		5		1	6			

SOLUTIONS DU
15 avril 2016

Réassortir	R	Couverts	R	Écoulements	S	Rose	F
Rupèstre		Replaisant		Terminaison		Chargés	
1	P	A	R	I	É	T	A
Métalle des vers à soie							
Espionne	P	E	B	R	I	N	E
2	E	P	I	A		L	E
Monnaie							
Alcaloïdes							
S'appliquer	A	T	T	É	L	E	R
Hélas							
3	P	R	E	S	S	A	S
Fatigué							
Erbium	E	R		P	E	T	L
Attache							
4	L	I	A		R	I	P
Gratta							
5	L	I	M	I	O	N	S
Poisson							
Céreste							
6	B	L	E		N	N	E
Aire de vent							
7	E	N			E	S	S
Dans							
8	A	R	T		U	S	S
9							
10							
11							
12							



Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette Solution dans le prochain numéro



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	G	N	O	S	E	O	L	O	G	I	E	S
2	O	E	D	I	C	N	E	M	E	S		T
3	D	V	I		R	A	T	S		S	A	R
4	R	A	N	G	E	N	T		T	U	N	E
5	O	R		A	M	I	E		O	S	A	S
6	N	I	A	M	E	S		T	R		C	S
7	N	E		M		M	A	U	D	I	R	E
8	A	T	T	A	G	E	N	E	S		E	R
9	G	U	E	R	I	S	S	E		B	O	A
10	E	R	S	E	S		E	S		U	N	I

2	5	6	4	3	1	9	7	8
4	8	9	2	7	6	3	1	5
7	1	3	5	8	9	4	6	2
9	6	2	3	5	4	1	8	7
3	7	5	8	1	2	6	4	9
1	4	8	9	6	7	2	5	3
5	2	3	6	9	8	7	3	1
8	9	1	7	4	3	5	2	9
6	3	7	1	2	5	8	9	4

L'achat et la vente d'une propriété, c'est une affaire de coeur et de savoir-faire !



AGENCE IMMOBILIERE
Vitrine de la rénovation écologique

1152, avenue Mont-Royal Est, 514.597.2121
www.viacapitaledumontroyal.com

À PROPOS DE...

La Terre

La Journée mondiale de la Terre est célébrée tous les 22 avril depuis 1970. Voici quelques citations sur la Terre.

La terre est comme les femmes : elle veut qu'on ne soit avec elle ni timide ni brutal.

Anatole France

L'idée que les hommes sont assez intelligents pour régir la planète témoigne d'un orgueil démesuré.

James Lovelock

La terre serait une cage splendide pour des animaux qui n'auraient rien d'humain.

Albert Camus

L'homme n'a aucun droit d'utiliser la biosphère selon sa fantaisie au gré de son profit et de son divertissement ; le faisant il abuse d'un droit qu'il s'est attribué à lui-même et qui s'apparente au droit du plus fort c'est-à-dire au plus abominable des droits.

Jean-Claude Nouët

La Terre est forte, la Terre est belle.

Yann Arthus-Bertrand

Lorsqu'on ne cultive pas une terre, on ne doit avoir de droit ni sur ses fleurs ni sur ses fruits.

Alfred de Vigny

Il faut aimer la terre, respecter ses humeurs qui donnent aussi bien la vie que ce qui l'annule.

Tahar Ben Jelloun

Aujourd'hui la seule condition de survie réside dans l'établissement d'un rapport plus humble avec la planète.

Alain Gras

Les forêts précèdent les hommes, les déserts les suivent.

Chateaubriand

Jouis des choses de la terre en y renonçant.

Gandhi

Va prendre tes leçons dans la Nature.

Léonard de Vinci



ON A LE TITRE QU'IL VOUS FAUT



stm.info/tarifs

MOUVEMENT
COLLECTIF



ENTREPRISE

1950

FAMILIALE

CAFÉ **BROSSARD**^{MD}

La promesse d'un café savoureux,
torréfié de main de maître qu'on prend plaisir
à déguster tous les jours.



TORRÉFIÉ À MONTRÉAL

CAFEBROSSARD.COM

514 321-4121 • 1 800 361-4121